

A M É L I A

ET

CAROLINE.

123

AMÉLIA

ET

CAROLINE,

OU

L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

PAR M^{me} KERALIO-ROBERT.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

CHEZ LÉOPOLD COLLIN, Libraire,
rue Gît-le-Cœur, n^o. 4.

1808.

4496

A M É L I A

ET

CAROLINE.

CHAPITRE XIII.

O Ñ attendait Barclay le lendemain, il ne parut point : la journée s'écoula dans l'inquiétude, et le sommeil ne put fermer les yeux de Caroline ; ce fut bien pis quand la seconde s'écoula dans la même

IV.

anxiété. Dès la troisième aurore , elle supplia la belle-mère d'aller dans la ville s'informer des bruits qui pouvaient circuler autour du palais. La bonne femme connaissait des amis de son fils ; elle sortit ; et Caroline demeura seule dans le fond de la maison , n'osant presque remuer , attentive au moindre bruit , et croyant toujours entendre quelque rumeur dont sa fuite pouvait être l'objet. Elle était livrée à cette secrète horreur qui semble annoncer de plus grands maux que celui dont on gémit. Plusieurs s'étaient écoulées quand la

belle-mère revint d'un air consterné. Caroline la regarde et n'ose la questionner. Immobiles l'une devant l'autre, l'une craignait de parler, et l'autre d'entendre. Enfin, la vieille rompit ce terrible silence. Barclay, dit-elle, est en fuite, Henry Claypole est dans la prison de laquelle il vous a fait sortir ; on l'y a trouvé à votre place ; le Protecteur furieux lui a donné quatre jours pour déclarer le lieu où vous êtes, et s'il refuse de l'avouer, il sera mis en jugement comme complice du crime dont vous étiez accusée.

Cette jeune fille timide qui , le moment d'auparavant , tremblait d'être découverte , montre à la mère de Barclay un œil brillant d'un feu extraordinaire. » Sir Henry en prison ! s'écrie-t-elle ; Henry , accusé d'un crime d'état ! Le fils de mistriss Claypole , l'époux de lady Amélia périrait pour moi !..... Adieu , ma bonne , adieu pour toujours..... A ces mots , elle se précipite vers la porte de la maison , en sort , et vole plutôt qu'elle ne marche vers Londres. En arrivant dans la ville , elle demande le palais du Protecteur , on

le lui enseigne ; le peuple étonné suit des yeux sa marche rapide. Elle arrive, s'élançe au travers de la garde, traverse les cours, pénètre dans les appartemens, franchit les obstacles qu'on lui oppose, et se trouve près de la salle où Crumwell était à table. Là, de farouches soldats tentent de l'arrêter en croisant leurs armes. » Je suis Caroline, dit-elle à haute voix ; je suis prisonnière du Protecteur, et je veux lui parler. » Elle fait un nouvel effort, ouvre la porte, s'approche du fauteuil de Crumwell, et là, ses esprits tout-à-coup abattus

ne lui laissent plus la force de se soutenir ; elle tombe évanouie. Le Protecteur était placé entre lady Ireton, l'une de ses filles, et milord Falcombridge ; vis-à-vis de lui était le général Monk. Lady Ireton ne connaissait point Caroline, mais son état lui inspire une tendre pitié ; milord Falcombrige relève cette infortunée, lady Ireton la place sur le siège qu'elle venait de quitter, et lui donne des secours ; Monk la considère avec attendrissement, les autres convives observent le visage de Cromwell qui demeure immobile. Ranimée par les soins d'une

femme sensible, Caroline ouvre les yeux, elle se trouve dans ses bras, et soutenue par milord dont elle voit les yeux humides : elle promène un moment ses regards sur l'assemblée, elle semble se demander ce qu'elle fait dans ce lieu : mais tout-à-coup, rappelant ses forces épuisées, elle se jète aux pieds du Protecteur. » Milord, lui dit-elle, je vous rends votre prisonnière, et je viens délivrer Henry Claypole ; si l'humanité l'entraîna vers une infortunée sans défense, comment pourrais-je abuser d'un sentiment si généreux ! je mourrai

innocente , et je vivrais coupable. Grâce pour Henry Claypole, c'est votre fils , c'est un jeune homme, l'espoir et l'honneur de sa famille ; Milord , je vous en conjure , qu'on lui ouvre les portes de la prison où je vais rentrer..... Milord , prononcez sa grâce , ou je meurs à vos pieds !

Crumwell prenant enfin la parole , et s'adressant à Monk. » Que faire de cette étonnante fille , lui dit-il , en faisant un mouvement pour la relever ! Lord Falcombridge profita de cet instant , pour la serrer dans ses bras. Monk réfléchit, et

prononça ce peu de mots : » Je dois la vérité au chef de la république. Cette jeune personne est intéressante, et ne peut, à mon avis, être considérée comme criminelle. Ce n'est point le Prétendant à la couronne d'Angleterre qu'elle a favorisé dans sa fuite, c'est simplement un malheureux qu'elle a rencontré par hasard. Hommes d'état et guerriers, nous avons dû proscrire cet homme dangereux, une femme a dû le secourir. » Crumwell ne répondit point, il regardait Caroline d'un air contraint ; sa passion combattait avec ses réflé-

xions , cependant il avait des témoins , et son caractère ne pouvait se démentir. Milord Falcombridge lui demanda la grâce et la liberté de cette enfant qu'il ne pouvait , disait-il , considérer sans émotion ; lady Ireton , à peine arrivée d'Irlande , se joignit à son beau-frère , Crumwell semblait lire aussi dans les regards de Monk. » Eh bien , dit-il enfin , qu'elle soit libre , j'accorde cette grâce à des instances que je regarde comme l'inspiration de l'esprit saint..... Il n'avait pas prononcé ce mot qui lui attira les plus grands éloges de la part de ceux

qui étaient présents, que Caroline, sans penser à le remercier pour elle, s'écria, en reprenant son attitude suppliante : » Ah ! Milord, la grâce d'Henry Claypole, ou prononcez mon arrêt de mort ! Ses mains étaient jointes, ses regards fixés sur Crumwell, qui lui aidant à se relever, et se tournant vers le capitaine de ses gardes : Henry Claypole est en liberté, dit-il, qu'il aille attendre mes ordres près de sa mère ; elle est malade, elle a besoin de voir son fils. — O ciel ! je te rends grâces, dit Caroline ; Milord, je vous bénis, ordonnez de mon sort. — Crum-

well était fatigué de cette scène. — Où voulez-vous aller, dit-il à Caroline ? — Elle regardait autour d'elle sans prononcer un mot. M. lord Falcombridge prit la parole, et s'adressant à lady Ireton : » Ma sœur, lui dit-il, chargez-vous de cet enfant, elle est sans appui. — J'y consens, dit-elle, et la prenant par la main, elle l'emmena dans son appartement, car elle logeait encore dans le palais, et l'y laissa entre les mains de ses femmes, en la recommandant fortement à leurs soins. Cette aventure devint l'entretien de la cour et de tous ceux qui l'environnaient.

On flattait Crumwell, mais on admirait Caroline. Si quelques personnes avaient d'abord attribué son dévouement à un sentiment fort tendre pour Henry Claypole, assez d'autres étaient informées du contraire pour redresser un jugement hasardé, et l'amitié ne pouvait, disait-on, engager à des efforts plus généreux.

Mais les éloges que l'on donnait à ces jeunes gens étaient autant de coups de poignard pour lady Adélina, à qui la voix publique avait appris ce qui s'était passé au palais. Elle adressa au lord son époux les

plus vifs reproches sur la protection qu'il avait accordée publiquement à une fille flétrie par une origine honteuse ; mais un sentiment d'humanité , une vive admiration pour cette jeune infortunée , l'emportèrent dans le cœur de milord sur son caractère paisible et facile. » Adélina , dit-il à sa femme , je vous cède ordinairement tout ce que vous desirez sur des points de peu d'importance , ou du moins je les vois ainsi ; mais aujourd'hui je ne puis abandonner à vos préventions une victime du sort. Elle m'attendrit , elle m'intéresse , et je

veux prendre soin d'elle. — Quoi donc ! une fille née dans les prisons de Newgate, d'une femme de mauvaise vie, va devenir la protégée de milord Falcombridge ! ce digne objet va tout à l'heure occuper toute la cour, toute la ville de Londres ! son esprit fertile en inventions, jouant l'héroïsme et la grandeur d'âme, et à l'aide de cet échaffaudage de sentiments, s'introduisant tour à tour chez milady Goring et séduisant son fils, s'empressant à la suite de Charles Stuart, sait-on à quel dessein ? aujourd'hui se dévouant au service de Henry

Claypole qu'une imagination exaltée avait entraîné dans un piège atroce ! Cet esprit , dis-je , abondant en ressorts toujours nouveaux , va-t-il encore s'emparer de votre volonté , et la faire mouvoir à son gré ? Une haute idée de cette vertu errante , et confiée à la garde de tant de jeunes hommes , va-t-elle vous séduire à votre tour ? — Vous perdez votre temps , Milady , si vous prétendez me faire soupçonner cette jeune fille d'artifice et d'inconduite. Son regard est celui de l'innocence ; son maintien , celui de la vertu opprimée. Eh ! quel fruit

aurait-elle retiré de ses prétendus artifices ? des persécutions et des outrages ! Vous parlez de sa vie errante ! eh ! pourquoi ne trouve-t-elle pas un asile qu'aussitôt on n'ait soin de l'en arracher ? Je veux la mettre en un lieu où elle n'ait à craindre ni la haine des hommes ni la misère ; en attendant , je la conduirai demain chez mistriss Cláypole ; la santé de notre malheureuse sœur décline visiblement ; la détention de son fils lui a fait éprouver une crise violente : les soins de Caroline adouciront le peu d'instants qui lui restent à

vivre , et peut-être auront-ils assez de charmes pour les prolonger ! Milady frémit à cette idée ; elle se plaint du peu d'égards de milord , qui voulait introduire chez sa sœur une fille perdue. — Oui , perdue , si on l'abandonne ; c'est ainsi que Fenny en jugera. — Vous savez que je la hais. — Oui , mais je ne sais pourquoi. — N'est-elle pas la cause des malheurs d'Amélia ? dois-je y prendre plus d'intérêt que son père ? — C'est avec ce sophisme que vous m'avez déjà forcé à prendre part aux maux qui l'ont accablée ; c'est moi qui , en solli-

citant l'ordre de la faire chercher, l'ai conduite aux pieds de l'échafaud ! je m'en suis vivement repenti ; Amélia m'a désapprouvé, elle se regarde comme victime du sort, et non pas de la triste Caroline, et je ne dois pas me venger sur elle de cette destinée, dont le courroux pèse bien moins sur ma fille. — Amélia est éloignée de vous et de moi ! — Amélia est en sûreté ! — Elle est séparée de Henry. — Caroline ne peut rejoindre Charles Goring. — Y pensez-vous, Milord, oserait-elle y penser encore ? née dans la fange,

iriez-vous la donner au dernier rejeton d'une des premières familles de l'Angleterre ? au jeune homme le plus digne d'un sort brillant ?...

— Eh ! Milady , le sort d'une famille proscrite ne peut être digne d'envie ; Charles Goring arrêté comme matelot , et quoiqu'ayant bien servi , revenu sous ce titre de l'expédition de Santa-Cruz.....

— Quoi ! Charles est de retour !.....

— Oui. — Il est en Angleterre ? —

Non , il a demandé un congé pour embrasser sa mère. — Je le croyais mort dans cette expédition. —

Pourquoi donc craigniez-vous tout

à l'heure que Caroline ne se réunit à lui ? — Je ne sais..... vous m'embarrassez l'esprit avec votre prédilection pour cette Caroline ; et..... Je ne sais plus ce que je dis. Croyez-moi, Milord, abandonnez cette fille à cette obscurité qui doit être le partage d'une naissance vile, et conservez dans votre famille la paix et l'amitié ; elles en sont bannies depuis qu'on a daigné admettre son nom dans nos discussions. Au nom des malheurs d'Amélia, qui sont tous son ouvrage, et qui sont cause de mon ressentiment, n'en parlons plus. — Je le veux bien, reprit mi-

lord, et je consens à ne la nommer jamais quand j'aurai assuré son sort. A ces mots il sortit.

» Je t'en empêcherai bien, s'écria milady, et sur-le-champ elle sonna, et demanda Madely qui était revenue depuis peu du château d'Edimbourg où elle avait été traitée fort durement.

Mais quel fut son étonnement quand on lui dit que Madely était sortie! — Sortie! actuellement? — (la nuit était avancée). Il y a plus de cinq heures, lui dit le domestique, qu'elle est partie avec tous ses effets. — Quoi, Madely? Com-

ment ? expliquez-vous ? Madely partie ? — Votre Grâce ne doit pas l'ignorer puisqu'elle lui a donné son congé.....! Moi , congédier Madely ! encore une fois , expliquez-vous ? — Elle nous a dit que milady la renvoyait , et qu'elle ne pouvait sortir trop tôt d'une maison où elle aurait dû être plus considérée ; qu'elle croyait finir ses jours auprès de sa Grâce , mais que les grands avaient des caprices auxquels il fallait céder. Et à la nuit tombante , Will est venu avec une voiture , et ils sont partis ensemble. Will et Madely partis ensemble ,

s'écria milady en se laissant tomber sur son fauteuil ! Quel infernal événement ! Puis se relevant avec véhémence, éclairez-moi, dit-elle, je veux aller à la chambre de Madely. On l'y conduisit; les armoires, le secrétaire, tout était ouvert et vide, il ne restait aucun effet. Milady furieuse, hors d'elle-même, s'emporta contre ses gens, frappa même une jeune fille qui servait d'aide à Madely, et finit enfin par tomber en convulsion sur le lit de la vieille fugitive. Les domestiques effrayés, poussèrent des cris, et ce vacarme étant parvenu aux oreilles

-du lord, il sortit, et cherchant de tous côtés d'où il pouvait naître, il parvint à la chambre où milady faisait retentir l'air de ses gémissements. La présence de son mari calma ses transports, elle reprit ses sens, et lui raconta la fuite de Madely. — En vérité, mon Adeline, lui dit-il, vous êtes née pour vous exaspérer sur tous les événements quels qu'ils soient. Altérer votre santé, troubler toute votre maison, pour la perte d'une femme de chambre, cela est-il raisonnable ? Madely vous quitte ! Eh bien, vous en trouverez une autre, aussi

adroite , et moins impertinente ; car , extrême dans vos complaisances comme dans vos préventions , je vous ai vue souvent endurer d'elle ce que vous auriez à peine souffert de votre père. — Je veux la revoir. — Savez-vous où elle est allée ? — J'imagine chez ses parents à Smithfield. — Eh bien , on y enverra , venez prendre du repos , vous en avez besoin. Il lui présenta la main , elle se laissa conduire assez tranquillement , et de retour dans sa chambre de lit , elle feignit qu'elle allait se coucher pour quelques heures , et milord se re-

ira dans son appartement. Mais l'aurore commençait à paraître, et loin de penser à se mettre au lit, elle attendit assez pour imaginer que son mari dormait, et sortit à la pointe du jour dans sa chaise, ordonnant de dire à milord qu'elle avait été prendre des informations sur Will et Madely.

Vers onze heures elle n'était point de retour; milord se rendit au palais du Protecteur; à peine était-il auprès de lui, qu'on vint lui dire qu'un vieux paysan gallois demandait sa protection, et voulait faire parvenir une requête au chef de la

république. Milord se fit apporter ce mémoire ; c'était une demande formelle au nom du père de Caroline qui demandait que sa fille fût remise entre ses mains ; il invoquait les lois de la puissance paternelle , et sommait le lord Falcombridge de produire les papiers qu'il avait entre les mains , et qui constataient la naissance de Caroline , et ses droits sur elle. » Ah ! j'aurais voulu les oublier , s'écria milord , mais il n'est que trop vrai , j'ai vu ces papiers , ils sont chez moi ; ils attestent que Caroline est née dans la prison de Newgate , qu'elle est

filie de Deborah Maclean, et que Tom, mari de cette femme, a droit de réclamer cet enfant, baptisé sous son nom, et reconnu par lui comme tel. » Qu'on fasse venir cet homme et sa fille, dit Crumwell à ses gardes, et il parla d'autres objets avec ses courtisans.

Caroline était en ce moment dans un tête-à-tête avec lady Ireton qui la veille avait appris une partie de ses aventures ; qui d'abord l'avait soupçonnée de la dangereuse ambition de séduire le Protecteur, mais qui était alors convaincue de l'innocence de toute sa conduite,

et attendrie par ses malheurs. Elle ne lui dissimulait pas le danger où elle se trouvait, si Cromwell avait en effet une passion déterminée ; elle l'exhortait à chercher son salut dans une retraite prompte et absolue, et s'occupait à découvrir par quels moyens elle pourrait la servir. » Henry Claypole, et plus encore le général Monk, vous ont sauvé la vie, dit-elle, je voudrais vous conserver l'honneur. »

Comme elle parlait ainsi, on vint prévenir Caroline qu'elle était réclamée par un père ! Elle sentit un mouvement de joie. » On m'a déjà

parlé d'un père , dit-elle à lady Ireton ; ah ! puissé-je avoir en effet un père ! — On m'a dit qu'il était misérable , lui dit sa protectrice. — Eh ! qu'importe , Madame ? quelque fatale que soit l'existence que je tiens de lui , elle n'en doit pas moins lui être consacrée , et je cours me mettre sous sa protection ; personne n'osera m'arracher des bras d'un père. — Elle baisa la main de lady Ireton , qui l'embrassa les larmes aux yeux. » Alléz , vertueuse fille , lui dit-elle , ne craignez point la pauvreté , je veux vous y soustraire ».

Elle suivit les gardes du Protec-

ieur ; elle et son père entrèrent dans son cabinet par deux portes opposées. Caroline sentait dans son cœur une douce émotion ; elle était prête à se livrer à un sentiment jusqu'alors inconnu , et qu'il lui semblait si doux d'éprouver. Son premier regard se porte sur cet être au devant duquel s'élançaient toutes ses pensées. Elle recule d'effroi, sa langue glacée demeure immobile , et ses jambes se refusent à faire un seul pas. Tout ce que la misère a de plus dégoûtant, tout ce que les passions hideuses laissent de traces sur un visage d'une excessive lai-

deur , se présente à elle et à tous ceux qui l'entourent : Crumwell et ceux qui l'environnent , jettent des regards sur cet homme , ensuite sur cette belle femme qu'il appelle sa fille , et les détournent aussitôt avec horreur. Cependant il s'exprime avec assez de clarté ; il demande sa fille , et milord Falcombridge est forcé d'avouer que les papiers de Maclean sont en règle , qu'ils ont été examinés par deux avocats , et que l'identité de la personne est prouvée par tous les documents requis en pareil cas. Crumwell interdit , et saisi d'une espèce de :

honte à l'aspect de Maclean , demanda au général Monk ce qu'il pense de ce qu'il voit. » Monk examinait tout d'un air calme et réfléchi. » Milord , dit-il , dans les choses qui paraissent incohérentes , il me semble qu'il faut se décider d'après les témoignages les plus apparents. L'état des citoyens étant une chose sacrée , ceux qui portent atteinte aux droits de la paternité se rendent coupables d'un grand crime ; n'est-il pas vrai , Milord , ajouta-t-il en s'adressant au lord Falcombridge ? » Oui , répondit celui-ci en détournant ses regards

attendus. » Il faudrait, reprit le général, que cet homme fût assuré d'une protection bien puissante, pour oser se permettre cette réclamation sur de faux exposés ; il faudrait que la main qui dirigerait sa marche, eût bien chèrement payé un semblable secret. » Que cet homme se retire, dit alors Crumwell, je veux faire appeler l'avocat-général, je veux le consulter. Que miss Caroline reste, je veux avoir un entretien avec elle. Tom obéit, et Caroline immobile, livrée à plus d'un genre d'effroi, fut reconduite dans l'intérieur du palais.

Milord Falcombridge fut obligé d'aller chez lui chercher les actes qui devaient constater la naissance de miss Caroline et les droits de Maclean. Sa femme n'était pas encore rentrée à l'hôtel, il retourna auprès du Protecteur. Les plus habiles avocats furent interrogés de nouveau. Maclean parut devant eux avec la sœur de Deborah qui vivait chez lui, et qu'il avait amenée pour chercher sa fille. Tous deux interrogés, répondirent comme ils l'avaient déjà fait; nulle contradiction ne se trouva dans leurs réponses, et l'état de Caroline parut

fixé. Crumwell impatient, rompit la conférence avant que l'arrêt fût prononcé, renvoya Tom et Molly, et retint Caroline dans son palais. La santé du Protecteur visiblement altérée rendait son humeur plus farouche et plus altière ; il avait en outre beaucoup de chagrin de la perte prochaine de Fenny Claypole, en qui ses affections paternelles étaient concentrées. Fenny n'avait plus que quelques jours à vivre, et le caractère inquiet et superstitieux de son père ne pouvait supporter l'idée de sa mort. Son ordre fut absolu, personne n'osa

risquer de représentations. Caroline fut accablée de ce nouveau signe d'une protection qu'elle ne demandait pas. Quelle que fût l'horreur que lui eût inspirée la présence de celui qu'on lui annonçait comme son père, reconnaître sa protection lui semblait dans ce moment le plus grand bonheur pour elle. Elle se jeta aux genoux de lady Ireton, et la supplia de la rendre à son père. Mais outre que lady Ireton n'aurait osé prendre sur elle un acte de désobéissance aussi formel, elle était effrayée du sort rigoureux de cette aimable fille. M. Melvil

lui avait donné une éducation supérieure à l'état misérable de ses parents ; elle ne doutait pas qu'en proposant à Maclean de se charger d'une fille qui ne pouvait lui être d'aucune utilité , et pour laquelle il ne pouvait avoir une vive tendresse , il ne lui cédât sans peine les droits qu'il venait réclamer. Elle voulait se donner le temps de lui parler , et d'appuyer d'une somme d'argent les raisons qu'elle avait à lui présenter. Caroline était trop effrayée de se trouver dans les mains d'un homme puissant et absolu , qui pouvait la faire enlever

et conduire dans quelque lieu écarté, pour admettre le moindre délai ; elle croyait être en sûreté chez son père, et se reprochant déjà le peu d'accueil qu'elle lui avait fait, elle ne désirait que de se jeter dans ses bras. Lady Ireton aussi alarmée qu'elle, la tenait presque sur son sein, et n'osait la quitter. Le soir même elle devait aller occuper son hôtel. Elle n'osait ni partir ni rester au palais, lorsque le Protecteur lui fit dire d'aller chez elle, d'emmener Caroline, et de la lui amener le lendemain matin à neuf heures, parce qu'il voulait l'en-

maintenir avant de disposer de son sort.

» Il ne songe pas du moins à employer la violence , dit à Caroline lady Ireton ; je prévois ce qu'il veut vous dire , mais vous serez libre de répondre , et du moins il met de la décence dans son procédé , puisqu'il vous confie pour cette nuit à mes soins. Elle la conduisit en effet à son hôtel , où cette malheureuse fille demeura dans l'attente des événements qui devaient suivre , et qui , de quelque nature qu'ils fussent ; devaient la plonger dans la désolation. » Tout est per-

du pour moi , se disait-elle , miss Belmour , Charles Goring , Henry , Amélia , personne ne peut changer mon sort. Dans l'état où me réduit la certitude d'une vile origine , je ne puis lever les yeux sur les êtres généreux qui ont daigné me protéger. Encore si la nature m'enseignait à reconnaître un père , si j'éprouvais ce sentiment indéfinissable qui avertit et qui attire ! ah ! la vie la plus dure ne m'effrayerait pas. Serait-ce donc un fol orgueil caché au fond de mon cœur qui me ferait méconnaître mes devoirs ! Oui , sans

doute ; je dois repousser un sentiment coupable , je dois me soumettre , et par mon respect et mes soins , réparer ce que mon abord a dû avoir d'offensant pour un père.

— Elle était absorbée par tant de réflexions , lorsqu'on frappa vivement à la porte de l'hôtel. Lady Ireton s'étonna , Caroline frémit. On entre , un homme se présente et annonce que mistress Claypole touché à ses derniers moments , qu'elle demande à voir sa sœur pour la dernière fois ; que la même demande a été adressée de sa part au Protecteur qui s'y rend au même

instant et envoie prier lady Ireton de le joindre avec Caroline, chez sa malheureuse et chère Fenny. Le trouble et la douleur s'emparent des deux femmes, et sans hésiter, elles prennent leurs chapeaux, et se hâtent de suivre les pas de l'inconnu, par qui le Protecteur a envoyé une de ses voitures. Au moment où l'on ouvre la porte de l'hôtel, une vingtaine de vagabonds pris de vin, passent en chantant, en criant, et faisant foule au devant de la voiture. Caroline était sortie la première, ils se séparent en deux bandes ; l'une entoure Caroline et

se saisit d'elle , l'autre repousse lady Ireton dans son hôtel et assiége la porte ; tandis que l'officieux messager file le long de la rue , et s'éloigne à grands pas. Caroline est précipitée dans la voiture , ses cris sont étouffés par les cris aigus des hommes ivres ; deux personnes montent avec elle , et six chevaux volent et l'entraînent loin de sa protectrice qui s'apperçoit trop tard qu'elle a été trompée , et ne sait comment se terminera la scène qui l'attend auprès du Protecteur.

Caroline se croyait au pouvoir de cet homme redoutable ; elle gardait

Le même silence que ses conducteurs. La nuit était obscure, elle n'avait pris aucune précaution contre le froid, elle souffrait beaucoup, mais elle ne se plaignait point; l'un de ces hommes s'aperçut qu'elle tremblait, et d'une voix assez douce lui proposa de l'envelopper de son manteau, ce qu'il fit à l'instant. Ensuite le même silence régna dans la fatale voiture. Au point du jour, on arriva dans une auberge écartée; on arrêta, on descend, et l'on introduit la captive dans une salle où il y avait du feu et du thé; on la laissa seule

quelques instants , la chaleur ranima ses esprits et son courage ; elle se préparait à repousser avec dignité les propositions qui pourraient lui être faites ; à chercher tous les moyens de fuir le danger , enfin , à prendre conseil de son désespoir , si elle y était réduite. Peu de moments s'étaient écoulés lorsque ses deux conducteurs entrèrent accompagnés de Maclean et de Molly. Au moment où elle redoutait un sort pire que la misère , cette vue lui causa un mouvement de joie. » Est-ce mon père que je vois , dit-elle ; en s'approchant de lui avec respect et

empressement ? Maclean lui répondit à peine , Molly l'embrassa , et Caroline ne pouvait que s'étonner de la froideur d'un homme qui était venu de si loin pour la réclamer obstinément. Mais le caractère des Gallois est peu démonstratif , et les circonstances lui montraient sous un point de vue favorable , le séjour écarté d'une chaumière. » Que ne m'appreniez-vous , dit-elle , que vous alliez me rendre à mon père , vous m'auriez épargné bien des inquiétudes ! — Bien , fille , lui dit alors Maclean , vous n'êtes donc plus si fâchée ! — Pardonnez , mon

père , la surprise et l'abattement où j'étais hier..... — Bon , bon , je sais bien qu'il en coûte d'être une pauvre paysanne , quand on a cru être une demoiselle , mais sois sage , et tu t'en trouveras mieux. Caroline ne répondit pas , et l'un de de ses conducteurs s'adressant à elle , lui apprit que son enlèvement n'avait fait que prévenir celui qu'une autre personne méditait , et qu'une main bienfaisante avait écarté d'elle un semblable danger ; qu'on n'avait pas cru lui procurer un asile plus sûr que la maison paternelle , où il fallait qu'elle se rendît sans délai.

» Partons à l'instant , dit-elle à Maclean , je ne saurais m'éloigner trop tôt. » Le père sourit de cet empressement , mais ce rire était perfide, et Caroline en fut effrayée!.. Enfin , elle était au pouvoir de ce père inconnu , et de gens qui ne lui auraient pas permis de fuir ; il n'y avait plus que la résignation qui pût adoucir son sort. Elle comprit qu'en apportant de la résistance , elle le rendrait plus affreux ; elle s'approcha de son père et de sa tante , et leur demanda leurs bontés. L'homme inconnu , remettant alors une bourse assez pesante à Maclean,

lui dit que la personne qui lui rendait sa fille, désirait que la vie de cette jeune personne fût allégée du poids de la misère, du moins jusqu'à ce qu'elle eût pris l'habitude du travail. » Je l'ai contractée dès l'enfance, reprit Caroline avec un peu de dignité, et si mon père a de quoi vivre, je ne lui serai point à charge. » C'est égal, dit Maclean en prenant la bourse, c'est une chose convenue, et..... Il en aurait dit davantage, mais les autres arrêtèrent sa voix en disant à Molly de faire habiller sa nièce et de partir aussitôt. Molly avait eu l'ordre de

lui préparer des vêtements de paysanne , à peu près de sa taille ; on se retira pour lui laisser la liberté de s'habiller ; elle se dépouilla sans regret d'une parure superflue , et se servit de ces nouveaux habits ; malgré la grossièreté de ces étoffes et le mauvais goût des formes , miladi Falcombridge l'aurait encore haïe sous ce costume. Elle partit enfin dans une petite charrette d'osier , remplie de paille , après avoir envoyé des remerciements aux personnes qu'on ne lui nommait point , et qu'elle crut être Henry Claypole et sa mère , puisque ce n'était point lady Ireton.

Au moment où on avait donné la bourse à Macléan, elle avait pensé dire que Fenny avait entre ses mains des effets précieux ; mais ce premier mouvement de fierté fut réprimé par la crainte que lui inspiraient et son père et sa tante. Elle crut qu'il fallait apprendre à les connaître avant de leur confier de semblables trésors. Elle avait entendu dire à Deborah que son mari avait mangé un bien considérable. Elle voulait soulager son père, mais elle crut devoir suspendre le choix des moyens , et calcula en elle-même, que le lieu où on la condui-

sait n'était pas si dénué d'habitants qu'elle ne pût y trouver au moins un ministre à qui elle pourrait confier son secret.

Laissons-la traverser, l'Angleterre silencieusement couchée au fond du chariot, avec des compagnons qui semblaient ne pas s'occuper d'elle, si ce n'est la sœur de Deborah qui de temps en temps lui jetait à la dérobée quelques regards de pitié. Ses amis et ses ennemis nous retiennent encore à Londres, où plus d'un événement doit influencer sur son sort.

C H A P I T R E X I V .

QUELQUE pénible que fût pour l'altière Adelina la fuite inattendue de Will et de Madely, elle ne perdit pas de vue son projet d'arracher à Caroline la protection trop positive de son époux, et de déterminer Crumwell à l'abandonner. Au lieu d'aller prendre des informations sur les deux fugitifs, elle prit des habits très-simples, et se fit porter à une taverne, où elle était sûre de trouver Maclean et Molly. Elle eut avec

eux un long entretien, et ce fut par elle que le paysan gallois, qui était en effet le mari de Deborah, fut déterminé à se présenter à l'audience du Protecteur. Miladi exigea qu'il parût sous le costume d'un simple journalier, dans ses habits de travail, et non avec ses habits de fête, afin de présenter à son père l'idée d'une profonde misère associée avec celle de s'attacher à Caroline sous aucune espèce de rapport. Quoique assez bien combiné, ce plan n'eut pas le succès qu'elle en attendait. Crumwell fut en effet saisi de dégoût à la vue du père de cette jeune per-

sonne , mais son premier mouvement fut de ne point la laisser rentrer dans une semblable famille ; il voulut d'abord examiner les preuves de sa naissance , et ne pouvant plus ni conserver de doute , ni l'abandonner à son sort , il se réserva le temps de se déterminer en la confiant à sa fille au moins pour vingt-quatre heures. Adolina ne se méprit point aux projets de son père ; elle comprit qu'ils aboutiraient au moins à placer Caroline dans une position indépendante ; et qu'une fois sous sa protection , elle ne pourrait plus disposer d'elle. Combien elle re-

gretta l'éloignement de Will et de Madely ! mais il ne manquait pas à Londres de ces êtres-faméliques , propres à tout, hors au bien , et qui appartiennent à celui qui achète une ou deux de leurs journées. Elle savait en trouver au besoin , et cette fois , elle descendit jusqu'à les chercher elle-même. On enleva Caroline à lady Ireton , on la remit aux mains de Maclean , et cette fois encore tout semblait avoir réussi selon les vœux d'une implacable rivale. M. lord Falcombridge, ne pouvant pénétrer la part qu'avait sa coupable épouse à l'enlèvement de Caroline ,

ne lui dissimula point le chagrin qu'il en ressentit, et comme elle opposa ses cris ordinaires à sa volonté de la chercher jusque chez Maclean, et d'adoucir ses chagrins, il se réserva en silence de suivre ce projet, en supposant que ce fût pour la lui remettre qu'on l'eût arrachée de son asile, ce qui paraissait probable, puisqu'on ne retrouvait ni lui ni sa sœur. Crumwell fut excessivement irrité, quand sa fille tremblante lui raconta comment on lui avait ravi le dépôt qu'il lui avait confié ; il fit venir le jeune Claypole qui lui jura, au nom de la mourante

Fenny qu'elle n'avait point désiré à cette heure la présence de sa sœur, qu'elle croyait avoir assez de jours à vivre encore , pour ne pas , au milieu de la nuit , porter l'effroi dans le sein de sa famille. Henry ne se trompa point sur la main qui avait dirigé cette nouvelle persécution ; il eut à peine le courage de le dissimuler ; Crumwell n'en doutait pas plus que lui. » Vous avez pris intérêt à cette jeune fille , dit-il à son petit fils , je vous charge de savoir où elle est , et je vous laisse le choix des moyens de vous en assurer. Vous m'en rendrez compte,

et je prie le Seigneur de vous éclairer dans votre marche. Ses voies sont cachées, et son esprit me défend d'être ostensiblement l'interprète de sa volonté. »

En effet, il avait en ce moment des soins trop importants pour s'occuper exclusivement d'une jeune fille, et donner ses faiblesses en spectacle. L'Espagne irritée des actes d'hostilité commis envers elle, venait de déclarer la guerre à l'Angleterre. Cromwell avait dû s'y attendre, mais depuis long-temps il avait formé le projet d'élever la gloire de son pays à un degré bien

supérieur à celui qu'avait ambitionné même la reine Elizabeth. Il avait moins de prudence ou plus d'audace que cette princesse , et d'ailleurs l'état politique de l'Europe avait déjà subi des changements. Le Protecteur avait accru la puissance de la Suède son alliée , et l'avait rendue maîtresse de la mer Baltique. Il venait de conclure un traité d'alliance avec la France , et se préparait à envoyer en Flandres six mille hommes se joindre à l'armée de Turénne. Aspirant à se rendre maître d'Elseneur et du passage du Sund , il se proposait de

concerter avec Louis XIV la conquête des Pays-Bas (1). Les ambas-

(1) David Hume, historien sans doute très-estimable, mais soumis aux préjugés nationaux, qu'il aurait dû dépouiller, parle ainsi de ce projet de Cromwell. « S'il eût vécu plus long-temps, dit-il, et maintenu son autorité en Angleterre, ce projet, quelque chimérique, ou plutôt quelque hasardeux qu'il fût, aurait eu son exécution. Ce premier pas vers d'importantes conquêtes, dont la France n'est venue à bout que partiellement avec une profusion incroyable de trésors, et au prix de tant de sang, aurait été fait par le génie entreprenant, quoiqu'im-

sadeurs envoyés par le cardinal Mazarin, venaient d'arriver à Lon-

politique de Cromwell. L. VI, c. 61.

Que dirait aujourd'hui l'auteur anglais, qui se réjouit de ce que la France ne parvint alors à conquérir qu'une partie des Pays-Bas ; s'il avait vu dans le tumulte d'une révolution les Français en quelques mois, sans prodiguer le sang ni l'or, s'emparer de ces riches et belles provinces ? Que dirait-il donc aujourd'hui ? « La France n'a pu faire, se disait-il, ce que l'Angleterre à peine osa tenter. Elle fait ce que l'Angleterre n'aurait jamais osé concevoir, et ce que vainement elle cherche à empêcher depuis dix-huit ans.

dres. Ce ministre des avait chargés de lui exprimer le regret que les affaires de l'État n'eussent pu lui permettre de faire lui-même ce voyage, et de remplir le vœu qu'il avait toujours formé de rendre hommage *au plus grand homme qui fût au monde* (1).

(1) Mazarin qui écrivait en ces termes à Crumwell, était loin d'énoncer une si haute idée de lui à la cour de France; il avait coutume de l'appeler *a fortunatè madman*, un fou heureux. *Carte's collection. T. II. Gumble's life of Crumwell, pag. 95.*

Ces projets ambitieux s'unissaient malheureusement pour le Protecteur, à des inquiétudes graves. Les royalistes cherchaient constamment à soulever le peuple et l'armée. Celle-ci était infectée d'un esprit général de mécontentement. L'orage grondait sourdement; de grands personnages conspiraient, et bientôt ils allaient accomplir leurs desseins, lorsqu'un nommé Willis découvrit les complots. Aussitôt une Haute Cour de justice fut érigée pour le procès des coupables, et tous ceux que la fuite ne put dérober au supplice en subirent de plusieurs

genres différents , entr'autres le docteur Huet , homme qui depuis long-temps était l'ami de Fenny Claypole. De tous les coupables , il fût le seul dont elle demanda la grace à son père. Mais quoique le Protecteur ne pût concevoir de leur liaison antérieure aucun soupçon contre sa fille , il ne refusa pas moins obstinément le pardon qu'elle lui demandait avec instance. Ce refus porta le dernier coup à la santé de la triste Fenny. Sir Henry , jugeant mieux que sir Claypole et ses amis de l'état de sa mère , n'osa la quitter dans une si fâcheuse circons-

tance ; mais , ne voulant pas non plus abandonner Caroline recommandée à lui par son grand-père , il concerta ses mesures avec milord Falcombridge , et chargea de l'exécution un homme capable d'en assurer le succès.

Mistriss Claypole , qui ne se croyait pas si proche de sa fin , éprouva tout-à-coup des crises si fâcheuses , qu'elle fut éclairée sur sa véritable situation. Pour la dernière fois , elle demanda son père , et la dernière grace qu'elle voulut obtenir de lui , fut le bonheur de son fils et le rappel d'Amélia. Crum-

well était vivement touché de la mort de sa fille ; persuadé que son dernier refus avait hâté l'instant fatal , il ne put se résoudre à lui en faire éprouver un plus cruel au cœur d'une mère. Il lui promit solennellement d'unir les deux jeunes amants. La voix de Fenny se faisait à peine entendre ; elle remercia Dieu et son père , et prononçant le nom de Caroline , elle ordonna à sir Henry de la prendre sous la protection d'Amélia ; Crumwell permit au jeune Henry de remplir à cet égard les derniers vœux de sa mère.

Fenny , ayant ainsi marqué son

dernier soupir par un dernier bienfait, expira doucement dans l'état de sa vie, laissant une mémoire qui est arrivée jusqu'à nous, et qui s'est conservée, non par aucun trait d'héroïsme, ni par aucune célébrité dans aucun genre, mais par le témoignage que les historiens ont rendu de ses vertus simples et modestes.

Elle avait nommé le lord Falcombridge son exécuteur testamentaire; il avait été appelé avant sa mort, et il en fut sensiblement touché. Sir Claypole était inconsolable, la douleur de sir Henry était

excessive, et toute la dissimulation de Crumwell ne pouvait cacher son noir chagrin. Quelques jours après sa mort, il fallut songer à l'exécution de ses dernières volontés, et lord Falcombridge, accompagné d'un notaire, se rendit à la maison où son époux et son fils la cherchaient encore, quoique certains de ne l'y revoir jamais. En examinant les divers objets que pouvait renfermer un bureau appartenant à elle seule, milord trouva une petite cassette d'un bois précieux ; la clef était à côté ; il l'ouvrit parce qu'elle n'était pas désignée dans le testament.

L'étonnement dont il fut saisi en appercevant ce qu'elle contenait fut extrême, et frappant pour ceux qui étaient présents. Un papier était placé au milieu des bijoux dont elle était remplie ; il l'ouvre, et sa surprise redouble en lisant ces mots écrits de la main de Fenny. » Milord Falcombridge est averti que tout ce que renferme cette boîte, et la boîte même appartient à miss Caroline ; elle se trouva auprès du corps de M. Melvil, lorsqu'il fut assassiné en Écosse ; tout porte à croire que c'est l'héritage de cette jeune fille, puisqu'il n'a jamais été réclamé par

les parents de son protecteur. Je prie milord Falcombridge d'en disposer de son consentement pour lui assurer un sort. Je l'institue son tuteur et son père ; et je desire , qu'en la rendant indépendante des hommes , il la mette également à l'abri de leurs fausses et malignes opinions , en lui choisissant un asile honorable ; ce sera , je l'espère , auprès de lady Amélia , si mon père m'accorde la faveur que je compte solliciter de lui avant ma mort prochaine. »

Lord Falcombridge tenait ce papier d'une main tremblante ; il fixait

tour à tour les caractères tracés par sa belle-sœur, les bijoux étalés sur la table, la cassette qu'il retournait en tout sens. Tout à coup la petite boîte d'or le frappe; il s'en saisit, et ce secret qui n'avait cédé ni à mistress Belmour, ni à Fenny, ni même à Caroline, s'ouvre sous la main de milord qui verse des pleurs. Il la presse contre son cœur, la montre à sir Claypole, qui l'observe en silence, et la renfermant soudain dans la cassette, la serre dans le bureau dont il prend soigneusement la clé, regarde autour de lui si nul des témoins de cette scène muète

n'y a prêté une grande attention ,
et emmène sir Claypole dans le jar-
din , où ils eurent un long entretien.
Henry était le seul qui eût observé
ce qui venait de se passer , les autres
étaient des hommes d'affaires et
des scribes , occupés seulement de
leur métier. Il vit revenir son père
et son oncle ; tous deux lui parurent
extrêmement occupés , et lorsqu'ils
se trouvèrent seuls , le Lord Fal-
combridge lui fit mille questions
sur cette cassette , sur la manière
dont elle était parvenue à Caroline,
et sur son intention en la déposant
entre les mains de Fenny. Henry

ne connaissait que le fait même du dépôt, sans en savoir aucune circonstance. Sa mère ne lui en avait parlé que comme d'une chose qui venait à l'appui de ce que disait Caroline, que dans son enfance, elle avait été entourée des apparences de la richesse ; il lui répéta que cette cassette s'était trouvée près du corps sanglant de M. Melvil, lorsque Charles Goring avait trouvé la jeune fille dans le bois, près de Jedburg ; sir Claypole qui se persuadait avec tout le monde que M. Melvil pouvait bien être en effet le père de Caroline, disait à

son beau-frère que sans doute ces diamants lui avaient appartenu, et que miss Caroline avait aussi la même opinion, puisque jamais elle n'avait manifesté le desir de se les approprier. Milord Falcombridge secouait la tête d'un air d'incrédulité, mais sans donner aucune explication. Il finit par recommander à sir Claypole et à son fils, un secret absolu, et par manifester le plus vif desir de terminer promptement les arrangements relatifs à la succession. Désormais elle demandait peu de soins. Fenny avait partagé sa fortune entre son époux et

son fils, et Henry avait déclaré qu'il en laissait la totalité à la disposition de son père : il n'y avait donc plus qu'à s'occuper de la délivrance des legs particuliers, et milord se hâta de prendre les mesures nécessaires.

Pendant ce temps son épouse ne paraissait pas moins soucieuse et moins agitée ; un chagrin secret semblait l'accabler, elle quittait souvent sa maison avec empressement, et y rentrait plus triste encore ; elle avait de fréquentes attaques de vapeurs, elle était inquiète, capricieuse ; elle devenait plus irascible que jamais, et milord ne sa-

vait plus de quels moyens se servir pour calmer des emportemens sans sujet au moins apparent. Il allait souvent à la campagne de sir Claypole ; mais il ne parlait plus à personne ni de la cassette, ni de ses projets.

Un jour qu'il était resté à Londres, mais qu'il était au palais, un vieillard enveloppé d'un manteau, la tête couverte d'un grand chapeau, et appuyé sur un bâton, demande à être introduit dans son cabinet. Milady traversait l'antichambre, le vieillard ôte son chapeau ; milady le regarde, fait un cri, ordonne

impérieusement qu'on écarte cet homme , et tombe évanouie. Le vieillard sans s'émouvoir remet son chapeau , et se retire sans hâter ses pas chancelants. On reporte Adélina dans son appartement , et son premier soin fut de recommander à ses gens de renvoyer ce vieillard toutes les fois qu'ils se représenterait , et de garder le secret sur son apparition. Milord à son retour la trouve dans un état alarmant , et comme il était naturel d'en rechercher la cause , il fit des questions. On lui fit des réponses ambiguës ; on déguisait maladroitement ce qu'on

desirait de répondre ; et milord apprit enfin qu'un homme inconnu à toute la maison , avait causé une si grande terreur à milady , qu'elle s'était évanouie. Il repassa chez elle , et sans trop compromettre celui de ses gens qui avait rompu le silence , il tâcha de la faire parler elle-même ; elle lui dit alors qu'ayant une fois en voyage été attaquée par des voleurs , elle était sûre d'avoir reconnu ce matin dans ce vieillard , un de ces mêmes brigands , et qu'elle conjurait milord , pour sa propre sûreté , de ne pas se laisser approcher par cet homme. Milord la crut , tâ-

cha de la rassurer, et ajouta qu'au lieu de renvoyer l'inconnu, il fallait le laisser entrer, s'il se présentait ; et aller chercher aussitôt le *Constable* et les *Watchmen*. Milady le conjura pour son propre repos de ne point l'exposer à une pareille scène dans sa maison, et de laisser cet homme chercher ailleurs le sort qui pouvait le poursuivre et l'atteindre. Milord se rendit à sa demande pour la tranquilliser ; d'ailleurs il pensa que la fougue de son imagination pouvait bien la tromper ; que sur son seul rapport, il ne fallait pas risquer de faire un

semblable affront à un citoyen ; et que si cet homme avait affaire à lui, il finirait par lui écrire et lui demander audience.

Ce fut quelques jours après cette scène, qu'Henry Claypole essaya de distraire le chagrin qui l'accablait depuis la mort de sa mère, et vint à Londres visiter quelques amis, et rendre des devoirs au Protecteur. La mort de Fenny avait été pour lui un coup dont il avait peine à se remettre. Il accueillit son petit fils avec bienveillance ; mais son astucieuse politique ne permettait pas encore d'accomplir sa promesse,

relativement à lady Amélia ; il refusa de prononcer son rappel, et remit à s'en occuper après le deuil. Les terreurs dont son âme était toujours agitée, lui rendaient le pardon difficile ; et son orgueil ne prétendait pas céder en apparence aux prières, même de sa fille mourante. Il traitait toujours Amélia en criminelle d'état, d'autant plus coupable qu'elle était sortie de sa prison, et n'avait point fait connaître le lieu de sa retraite. Henry sortit du palais le cœur flétri, l'œil humide, et entra dans une taverne où il devait dîner avec deux jeunes of-

ficiers. Il y était à peine entré, qu'un d'eux vint l'embrasser en l'appelant par son nom. Ils s'étaient à peine dit quelques mots, qu'un jeune homme d'une très-belle figure, s'approcha de lui, et demanda tout bas, s'il s'appelait en effet *Henry Claypole*? Oui, répondit-il; il remarqua que les yeux de cet étranger s'animaient de courroux en le regardant: il le fixa très-attentivement, l'autre le prit par la main, l'emmena au fond de la salle, lui dit quelques mots d'un ton fort animé; on entendit sir Henry lui répondre avec beaucoup de modéra-

tion : » Si cela est, je l'ignore. L'étranger répliqua ; Henry répondit encore, j'y consens ». Alors ils se saluèrent, le jeune homme sortit, et Henry rejoignit ses amis : est-ce un duel, lui demandèrent-ils ? Non, répliqua-t-il, et il passa la journée avec eux.

Le soir, il alla coucher chez milord Falcombridge qui le recevait toujours, mais il ne vit point sa tante qui était déjà couchée. Il passa la nuit à écrire, et le jour était prêt à paraître quand il entendit quelque bruit à sa porte : il écoute, des pas légers et des paroles entre-

coupées frappent ses oreilles ; il croit qu'il y a dans la maison quelqu'un de malade qui a besoin de secours ; il ouvre sa porte : il apperçoit une grande femme vêtue d'une simple robe jetée sur elle, les cheveux épars, l'air égaré, le regard fixe et perçant, qui tenait un flambeau, et parcourait sans dessein une galerie qui séparait les appartements. Henry recule, effrayé de voir lady Adélina dans un pareil désordre. Elle l'apperçoit à son tour, et comme elle ne savait point qu'il fût venu cette nuit dans la maison, elle est frappée d'une muète

terreur; elle lui fait signe de rentrer, et pressant sa course, elle va se réfugier dans son appartement. Henry la croyant dans une espèce de délire occasionné par la fièvre, la suit, et lui demande avec beaucoup de douceur, si elle a besoin de ses secours. Je veux, lui dit-elle, après l'avoir regardé quelque temps sans répondre, que vous épousiez Amélia! osez me dire que vous ne le voulez pas! — Non, sans doute, je ne le dirai point, répondit Henry; c'est le plus cher de mes vœux. — Dites-vous vrai? — Ah! je vous le jure, s'il ne faut que cela pour vous tran-

quilliser, ma tante, rentrez et prenez le repos qui vous est nécessaire. — Cependant il ne le veut pas, lui! — Qui, lui? — Ce méchant vieillard qui cherche milord..... Tenez, le voilà encore..... là, là.... à la porte de son cabinet..... — Je ne vois rien, dit Henry étonné..... Ah! il s'en va..... il n'y est plus..... Plutôt mourir que de le laisser entrer, plutôt mourir que de ne pas vous donner Amélia. Je le veux. — Ah! si le Protecteur le voulait comme vous! — Il le voudra..... — Oui, répondit Henry en la prenant par la main et la reconduisant dans sa

chambre à coucher, où il éveilla ses femmes, et se hâta de la laisser entre leurs mains, la croyant plus mal que milord ne semblait le penser.

Le soleil était déjà levé, Henry se hâta de sortir de Londres, et se rendit à Kensington, où déjà l'attendait l'étranger de la veille, se promenant à grands pas, l'air agité. Henry l'aborde : « Je ne sais, lui dit-il avec modération, de quelle offense vous prétendez me demander raison, et je crois qu'en hommes prudents, nous devons nous expliquer, et savoir s'il n'y a point ici quelque erreur..... Il n'y en a aucune, reprit vivement l'inconnu;

vous m'avez enlevé un trésor qui m'est plus cher que ma vie. Il a sans doute assez de prix pour vous coûter quelques efforts ; et pour vous en voir tranquille possesseur , il faut m'ôter le jour. Henry crût alors que c'était un amant de lady Amélia ; un léger mouvement de colère enflamma ses regards naturellement si doux ! » Je ne sais , lui dit-il en cherchant à se rendre maître de lui-même , quel étrange reproche vous m'adressez , et vous devriez du moins préciser mieux la cause d'un combat singulier entre deux hommes , dont l'un est parfait-

ièrement inconnu à l'autre. — Il se peut que je vous sois étranger, mais moi je connais sir Henry Claypole comme un séducteur, et je suis décidé à lui faire rendre raison des pièges qu'il a tendus avec tant de succès à l'innocence ; mettez-vous en garde, Monsieur. — Un moment, répliqua Henry, ne saurai-je point votre nom ? — On vous l'apprendra si vous êtes le plus heureux, et si je le suis moi-même, vous n'avez nul besoin de le savoir !... A Dieu ne plaise, répondit tranquillement Claypole, que je me batte avec un homme que j'en ai pas offensé, parce

que dans un moment de délire, il lui plaît de le supposer, sans vouloir ni s'expliquer, ni même se nommer ! Remettez vos sens, Monsieur, calmez une fureur....— Henry Claypole serait-il un lâche, reprit l'inconnu, l'œil étincelant ? — J'ai donné quelques preuves du contraire, répondit en souriant le jeune Henry ; mais je ne suis ni un assassin, ni un insensé ; et ce serait être l'un et l'autre, que d'aller risquer d'ôter la vie ou de la perdre, sans savoir même quel sujet me mettrait les armes à la main. — L'inconnu furieux, tira son épée : —

Je me bornerai donc à me défendre, reprit Henry avec calme, et jetant son manteau, il mit à son tour l'épée à la main. Les marques de deuil qu'il portait, frappèrent l'étranger; il s'arrêta : » Que signifient, dit-il, ces ornements funèbres ? Daignez m'en instruire. Il y a quelques jours que ma mère..... répondit Claypolé..... et il ne put achever. L'inconnu baissa la pointe de son épée; sa fureur était calmée; un sentiment religieux, ce nom sacré de mère, les vertus de celle qui l'avait porté rendirent immobile celui qui le moment d'auparavant ne respirait

que fureur et vengeance. » Pardonnez, dit-il, sir Henry, j'ignorais cette circonstance, nous pourrions nous revoir dans un autre temps. A ces mots, il voulut s'éloigner : » Un moment, lui dit sir Henry, ce mouvement vous honore, vous rend respectable à mes yeux, et je desiré enfin vous connaître ; je desiré surtout, n'en doutez pas, savoir quel est l'objet que vous prétendez me disputer..... Une autre fois, répliqua le jeune inconnu..... Mais au moment où il prononçait ces mots, il se sentit saisir par le bras ; il se retourne, un vieillard

courbé sous le poids des années ,
le considère avec une sorte d'indi-
gnation : » Jeune homme , lui dit-
il , d'un ton sévère , est-ce ainsi que
vous traitez un bienfaiteur , un ami !
Ne savez-vous pas que vous devez
tout à sir Henry Claypole , et à la
divine Amélia ! — Vous êtes sir
Charles Goring , s'écria Claypole ,
et vous imaginez que je vous ai en-
levé votre Caroline ! — Il est vrai ,
la renommée m'a appris ce que
vous avez fait pour elle , ce qu'elle
a fait pour vous , et j'ai cru que l'a-
mour seul pouvait inspirer tant
d'héroïsme. — Et vous avez douté

répliqua sévèrement le vieillard, de celui de l'amitié ! Rougissez , sir Charles, de ne pas croire à la vertu ! Voyez, je vous prie, *le vieux musicien de Charles I^{er}*, quitter sa retraite, et porter ses pas chancelants dans un monde où tout est nouveau pour lui. Certes, ce n'est pas l'amour qui le conduit ; c'est une affection paternelle, c'est le désir, ou plutôt le besoin d'être utile à ses semblables. C'est le devoir impérieux qui ordonne de se servir des moyens offerts, et qui fait dire, au coucher du dernier soleil, qu'on a encore bien employé sa journée.

Allons, jeune homme, embrassez sir Henry, confiez vous à son honneur, et vouez-lui une reconnaissance éternelle. Charles Goring confus et pénétré des reproches qu'il se faisait à lui-même, désavoua généreusement un moment de délire et d'erreur. Henry l'excusa facilement, et ne songea qu'à le dérober au danger où il semblait s'exposer en paraissant à Londres. Law, car on l'a déjà reconnu, engagea les deux jeunes gens à venir se reposer chez lui, près de Kensington. Il y avait pris une maison simple et commode; depuis long-

temps habitué à respirer l'air de la campagne, celui de Londres lui aurait été dangereux. Au moment où il s'était nommé, sir Henry lui avait donné ces marques de respect que les cœurs généreux accordent à l'âge, et dont la vieillesse est si touchée! Amélia et Caroline furent les objets de leur entretien, mais il ne voulut s'expliquer ni sur les motifs de son voyage, ni sur les moyens qu'il cherchait à rassembler en faveur de Caroline, ni sur le séjour d'Amélia, qui cependant semblait lui être connu. Henry s'occupait de trouver une retraite au jeune

Goring. Goring voulait aller trouver Caroline, Law lui défendit de faire le moindre mouvement de ce genre. Mais il se révoltait à l'idée d'être plongé dans une honteuse nullité, lorsque tant de personnes bienfaites s'agitaient pour l'objet de ses vœux les plus chers. Henry et Law lui demandèrent s'il voulait se faire connaître à milady Falcombridge, et paralyser par ses propres malheurs les efforts qu'on faisait pour le réunir à son amante. Henry se flattait à peine de le déterminer à la fuite, quand tout à coup John Barclay entre chez le vieillard ;

» Suivez-moi, dit-il à Goring.....
suivez-moi sans différer..... Qu'y
a-t-il, demanda sir Charles? — Je
n'ai pas le temps de m'expliquer ;
on ne vous cherche pas, et cepen-
dant on vous trouvera ; encore une
fois, ne perdez pas de temps ;
et le prenant par la main, il
l'entraîna, sans que Law et Henry
pussent lui dire autre chose, sinon
que Barclay ne pouvait ni les
tromper, ni leur en imposer. Son
air troublé, son action précipitée
laissèrent le vieillard et son compa-
gnon dans une incertitude pénible ;
ils n'y demeurèrent pas long-temps.

L'hôte de Law vint lui annoncer la visite du capitaine des gardes de Crumwell. Celui-ci parut surpris de ne trouver que sir Henry près du vieux musicien, mais il n'en signifia pas moins à ce dernier, l'ordre de le suivre chez le Protecteur. Law obéit, et sir Henry lui donna le bras jusqu'à la voiture amenée pour lui. Le capitaine ne lui permit pas d'y monter, mais remarquant dans ses yeux une vive inquiétude, il crut devoir le rassurer en lui disant : « Je vois qu'on a trompé milord et qu'il n'y a rien à craindre. »

Peu tranquille cependant, Henry

qui savait bien qu'un soupçon était bientôt changé en certitude dans la sombre imagination du Protecteur, se hâta de revenir à Londres et de se rendre au palais. Il était à peine dans la salle des gardes, qu'il s'y fit un mouvement extraordinaire; il entendit appeler, il vit accourir des femmes de la maison de Crumwell, qui passèrent rapidement, furent introduites dans l'intérieur de l'appartement, y restèrent quelque temps, et tout à coup les portes s'ouvrirent, et plusieurs officiers parurent soutenant un lit de repos, sur lequel était couchée lady Adé-

lina , pâle , échevelée , respirant à peine , suivie des femmes qu'on avait appelées à son secours , escortée par son mari à peu près aussi décoloré qu'elle-même. Les officiers déposèrent leur fardeau dans la salle , et sir Henry s'approchant alors de son oncle : « Qu'est-il donc arrivé , demanda-t-il ? — Je l'ignore moi-même ; j'étais dans un cabinet secret , à travailler par l'ordre du Protecteur ; lui-même est venu m'appeler , et j'ai trouvé cette femme attaquée de convulsions effrayantes. Crumwell troublé , ne savait quel secours lui donner ; il a

demandé les femmes attachées à sa maison, et lorsque l'anéantissement a succédé à la rage du mal, les officiers des gardes ont bien voulu la transporter ici ; je vais essayer de la reconduire chez elle. — Il faudrait tâcher de l'y retenir, répondit Henry, et il raconta la scène dont il avait été témoin le matin avant l'aube du jour. « C'est une femme singulière, répondit milord, sa tête est toujours exaltée ; elle voit ce que personne n'a vu et ne verra jamais ; un vieillard que je ne connais pas s'est présenté chez moi ; je ne sais par quelle fatalité, quelque

chose d'extraordinaire en lui a troublé les sens de Milady ; depuis ce moment , elle me voit sous le poignard d'un assassin. Depuis longtemps son imagination troublée par l'exil de ma fille a réuni les idées les plus incohérentes ; elle ne rêve que sang , vol , incendie ; c'est un torrent d'extravagances qu'elle débite sans suite et sans liaison ; je ne sais que penser d'elle , et je crains qu'elle ne se donne en spectacle à la ville et à la cour. Demeurez ici , le Protecteur doit vous faire appeler. Je vais à l'hôtel ; forcé de quitter un travail important et pressé ,

je reviendrai le reprendre aussitôt.
 Adieu Henry; je desire, ainsi qu'Adé-
 délia, vous voir l'époux de ma
 fille; mais ni vous ni moi ne pou-
 vons rien sans l'autorité suprême. »

A ces mots, il partit avec Milady
 qui, toujours privée de sentiment,
 ne pouvait s'appercevoir des mou-
 vements qu'on se donnait pour elle.
 Henry demeura long-temps avant
 d'être admis dans le cabinet de
 Crumwell; enfin on l'appela; il pa-
 rut. La physionomie du Protecteur
 était sombre, ses regards inquiets
 fixaient la terre et parcouraient les
 objets inférieurs à la personne de

Henry ; il s'approcha de son bureau, et touchant sans y jeter les yeux, des papiers épars, il semblait les rassembler par contenance et sans intention. Jamais sa timidité naturelle ne s'était tellement montrée dans tout son maintien ; son petit-fils était aussi embarrassé que lui. Enfin, rompant le silence, Henry, lui dit-il.... — Milord,.... répliqua Henry, et tous deux gardèrent le silence. — Henry, répéta-t-il une seconde fois ! Suivit encore une longue pause. Puis enfin reprenant haleine : le seigneur veut m'éprouver, continua-

— il. . . . Ses voies sont cachées ;
pour la première fois , je cherche
le Christ , et ne l'ai pas rencontré.
Votre mère m'a été ravie ! Les
joies de ce monde sont périssables ,
Dieu seul est infini ! Des larmes
coulaient le long des joues du jeune
Henry. Crumwell , sans avoir l'air
de s'en appercevoir , continua ainsi :
— Il plait à Dieu , qui m'a toujours
accordé la victoire sur les ennemis
de l'État et du Christ , de m'affliger
dans ma propre famille : j'ai perdu
mon gendre Ireton ; je suis encore
menacé de perdre mon autre fille ,
votre tante Adélina ; cette femme

dont le caractère emporté ne souffre pas la contradiction, me demande à grands cris que vous épousiez sa belle-fille Amélia. Je l'ai promis à votre mère, et je veux bien tenir ma parole; mais il est plusieurs circonstances imprévues qui peuvent demander d'amples méditations; une recherche profonde au milieu des ténèbres qui obscurcissent les voies; et d'ailleurs que sais-je ce qu'Amélia est devenue? Si votre desir est de vous lier à elle, priez donc le Christ, priez-le avec ferveur, et qu'il vous enseigne à découvrir le lieu de sa re-

traite. Alors venez m'en instruire ; je le consulterai moi-même , et s'il est vrai qu'il donne la force à l'esprit de concevoir le bien , et de l'opérer par de saintes œuvres , je trouverai sans peine s'il est bon que l'œuvre du Seigneur s'accomplisse. » Il était déjà fatigué d'avoir tant proféré de paroles dont le sens était enveloppé , et dont la plupart n'étaient sorties de sa bouche qu'à de longs intervalles ; il fit un signe de la main , et Henry l'ayant salué , se retira sans mieux comprendre ce qui était réellement sa volonté que s'il n'eût point parlé. Il n'y avait

aucun moyen de faire de questions à cet homme impénétrable, de sorte qu'il n'avait osé s'informer pourquoi Law avait été demandé. Son inquiétude à cet égard était extrême ; il ne savait pas davantage pourquoi Barclay avait si précipitamment entraîné Charles Goring, et il sortit du palais avec la certitude que son grand père était agité de quelques fortes et nouvelles inquiétudes ; qu'il ne voulait pas lui faire épouser Amélia ; que Law était arrêté, et que Goring courrait de grands dangers en sortant du palais ; il vit du mouvement dans

les cours , des troupes sous les armes , des officiers qui allaient et venaient , et des partisans et créatures de Crumwell qui portaient sur leurs fronts l'empreinte des soucis et de la terreur. Cet appareil alarma le jeune homme , et machinalement ses pas se portèrent vers la maison de Kensigton ; l'espace de temps avait été de cinq ou six heures , et déjà Law était parti par ordre du Protecteur , mais sur sa parole de se rendre de suite à sa maison du comté de Worcester. C'est tout ce que Henry put apprendre du propriétaire de cette habitation. Le

jeune homme revint tristement à Londres où il espérait trouver son père , ce qui arriva effectivement. Sir Claypole lui apprit qu'il s'était répandu tout à coup dans la ville qu'on avait vu Charles Stuart , et que ce bruit venait , à n'en pouvoir douter , d'un valet de milady Falcombrigde , qui prétendait avoir reconnu le prince , et l'avait vu le matin même sortir de Londres , et prendre sa route précisément vers Kensington. Claypole ajouta que l'on avait eu des soupçons sur le vieux Law , qu'un singulier hasard avait amené aux environs , sans qu'on

lui connût aucune affaire pressante dans la capitale ; que cependant son interrogatoire ayant été minutieux et ses réponses très-simples, le Protecteur s'était borné à le renvoyer à sa propre maison, et à lui défendre les approches de Londres. Law ne demandait qu'un entretien avec lord Falcombridge, et n'avait pu l'obtenir. Henry se douta que ce fantôme dont on était alarmé n'était que Charles Goring, déjà pris une fois pour Charles Stuart. Il ne lui fut pas difficile d'imaginer pourquoi John Barclay l'avait si précipitamment emmené, ni d'apprécier

le danger qui le menaçait ; car s'il était arrêté , il faudrait décliner son nom , et le fils de lord Goring-pouvait craindre la destinée de son père , quoiqu'il eût porté les armes sous les drapeaux de la République. Henry confia ses alarmes , et sir Claypole ne put que lui représenter qu'il avait déjà couru pour Caroline un danger assez grand , et qu'il fallait désormais se contenir dans les bornes de la prudence. Ce que suggère en pareil cas la sage prévoyance d'un père , n'est pas toujours adopté par la jeunesse ardente et généreuse , et Henry tremblant

pour l'ami de la jeune Caroline songeait en lui-même aux moyens d'être utile à Charles , tout en écoutant avec respect les avis de son père.

Mais tandis que la nouvelle la plus fautive et la plus inconsidérément répandue , tenait tous les esprits dans une pénible inquiétude , suivons Caroline dans son triste et mystérieux voyage.

C H A P I T R E X V.

LIVRÉE aux réflexions les plus tristes, abandonnée à des gens en qui elle ne trouvait aucune trace des sentiments de la nature ; Caroline observait en silence celui qui se disait son père ; elle se serait encore reproché sa propre indifférence, pour ne pas dire plus, si elle n'y avait trouvé une excuse dans celle qu'il lui témoignait. Molly seule paraissait sensible à son sort, et lorsque le mouvement

de la voiture eut profondément endormi Maclean , cette femme tendit la main à la délaissée Caroline , et craignant qu'elle n'eût froid , elle lui donna une espèce de cape de drap dont elle la força de s'envelopper. Plusieurs fois elle ouvrit la bouche pour lui parler ; mais elle observait Maclean , et gardait le silence. Caroline n'osait le rompre de son côté , et l'on avançait toujours sans qu'elle s'occupât de la route qu'on suivait , et sans même s'informer du lieu où on la conduisait. Vers le soir , on arrêta en pleine campagne vis-à-vis d'une méchante au-

berge, et Maclean descendit le premier. Molly l'appela pour aider à Caroline. « N'a-t-elle pas besoin de moi, dit-il grossièrement ? Il faut laisser à la ville ces airs de dame ; je ne suis pas d'humeur à les souffrir. — Je descendrai bien seule, mon père, répliqua-t-elle promptement ; je suis plus habituée à la peine qu'aux aisances de la vie. — A la bonne heure ; car pour de la peine, vous n'en manquerez pas, et en même temps il entra dans la maison. Caroline sauta légèrement à terre, et se présenta ensuite pour aider à Molly, qui lui dit en des-

pendant : « Pauvre enfant, quel sera ton sort ! » Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage ; car Maclean sortant avec deux autres hommes, prit Caroline par le bras. « Suivez-moi, fille, lui dit-il ; on dit que vous êtes curieuse ; je veux vous faire voir une chose nouvelle pour vous. » Caroline obéit sans résistance ; il la fit tourner derrière la maison ; ils descendirent un chemin creux, dans lequel ils avaient beaucoup de peine à marcher sur des pointes de rochers, dans un terrain humide, dont les creux étaient remplis d'eau. Après avoir tourné

d'espace d'un quart d'heure autour d'une montagne ; ils se trouvèrent au bord de la mer , et à l'instant du lever de la lune , Caroline aperçut une barque à l'ancre dans une petite anse. « Mon père, où me conduisez-vous ? s'écria-t-elle dans le plus grand effroi. » Taisez-vous, lui dit-il ; de quoi donc avez-vous peur ? On veut vous faire faire une petite promenade, et voilà tout. » Caroline de plus en plus saisie de crainte, ne put retenir un cri perçant, surtout quand Maclean se retirant en arrière, les deux hommes qui l'avaient suivi, la saisirent

chacun par un bras , et voulurent l'entraîner vers la barque. Sa résistance aurait été vaine ; mais elle jeta un second cri , une voix lui répond , et plusieurs hommes sortant de dessous un rocher , accoururent , et tombant sur les deux compagnons de Maclean et sur lui-même , commencent à les maltraiter. Maclean se défendait avec courage , et en inspirait à ses camarades , qui essayaient toujours d'entraîner Caroline ; mais enfin l'adversaire de Maclean ayant tiré une arme blanche , Caroline émue se débarrassa par un mouvement vif et imprévu.

des mains des deux autres , et s'élançant vers l'homme armé , le reconnaît au clair de la lune. « Arrêtez , Lewis , lui dit-elle , voulez-vous tuer mon père ? En même temps elle embrasse Maclean , le couvre de son corps , et la pointe de l'arme de Lewis lui effleure l'épaule , et fait jaillir quelques gouttes de sang sur son père et sur ses habits. — A l'instant même , Maclean la prend dans ses bras , la serre contre lui. — Eh bien , elle ne s'en ira pas , dit-il d'un ton résolu , la pauvre fille ; elle a voulu me sauver la vie , je l'emmène avec

moi. — Oui , mon père , s'écrie
Caroline , ne m'éloignez pas de
vous , je vous servirai , je vous ai-
derai ; vous serez content de mon
obéissance ; mais ne m'éloignez pas
de vous , je vous en conjure. —
Miss Caroline , lui dit Lewis , re-
tournez à l'auberge avec cet hon-
nête homme-là ; je vais vous y
suivre quand j'aurai fait remonter
ces gens-ci sur leur barque , et
soyez tranquille , on veille sur
vous.

Maclean voyant que la frayeur
et un peu de douleur de sa bles-
sure empêchaient Caroline de mar-

cher, la prit dans ses bras, et la porta dans le chemin pénible qu'ils venaient de parcourir. Vingt fois il prononça ces mots : « Cela est singulier... fort singulier, » et toujours il en revenait là, sans que la pauvre Caroline, pénétrée de froid, et à peine rassurée, fût tentée de lui en demander l'explication. En arrivant, il trouva Molly auprès du feu ; elle parut surprise et joyeuse de revoir Caroline, effrayée de voir du sang sur elle et sur son père ; mais elle ne fit aucune question. La maîtresse de l'auberge la fit passer avec la malade dans une pièce voi-

sine , et fit allumer un grand feu. On déshabilla Caroline , sa blessure était peu de chose , et quand elle fut réchauffée , on lui fit boire du vin chaud , et on la coucha par ordre de son père , qui déclara qu'on partirait le lendemain , si toutefois elle était en état de voyager.

A peine elle était dans son lit , mais sans pouvoir sommeiller , qu'elle entendit arriver Léwis et ses compagnons. Elle écouta la conversation , et Molly étant venue près de son rideau , elle fit semblant de dormir afin qu'on ne fermât point la porte , qui resta en effet entr'ou-

verte. « Bien fâché, M. Maclean, d'avoir interrompu votre voyage ; mais où alliez-vous donc par ce chemin là ? — Belle demande, je m'en vais au pays de Galles. — Au pays de Galles par la pleine mer ! la route est nouvelle ! — Qui vous dit que je voulais m'embarquer ? — Qu'alliez-vous faire au bord de la mer, avec le patron de cette barque ? — Que vous importe ? — Il m'importe si bien, et par de tels ordres, que je vous attendais là, moi, pour vous empêcher d'aller plus loin. — De quel droit, par quel ordre ? — Par ordre de milord Falcombridge

qui a consenti qu'on vous remît votre fille, qui veut bien vous la confier, à vous et à votre sœur, mais qui ne prétend pas la perdre de vue, et qui veut que vous lui répondiez de sa personne, et.—Parlez bas, Monsieur, dit alors Maclean, si elle vous entendait..... vous sentez bien que je ne saurais plus en être maître, et je ne peux pas être le serviteur de ma fille! — Soit, mais j'avais ordre de prévenir toute espèce de danger, et votre vie même aurait été sacrifiée.— Ecoutez, Monsieur Lewis, je vous ai vu en effet bien disposé.... Mais

Caroline est une bonne fille , elle m'a sauvé de vos mains , elle a été généreuse , et je ne veux pas lui faire de mal : en vérité , je ne le ferai pas. Ainsi, vous pouvez assurer sa seigneurie milord Falcombridge qu'elle sera bien avec moi , et ma soeur. Goddham , faudra qu'elle travaille, qu'elle se rende utile , qu'elle n'ait pas de fierté , car nous sommes pauvres. — Soyez honnête homme envers elle , et vous ne le serez plus ; soyez aussi plus sage que par le passé ! — Chut , s'écria vivement Maclean ! — Soit , reprit Lewis , brisons-là , et buvons un coup ; plus

de voyage par mer, marchez droit au pays de Galles, et demain je vous parlerai.—Non, tout de suite, dit Maclean, allons dehors, une affaire finie débarrasse le jugement.

A ces mots, ils sortirent et Caroline un peu rassurée appela Molly comme si elle se réveillait, et pour lui demander un léger service. Molly courut auprès d'elle, l'embrassa tendrement et avec une effusion réelle, mais sans lui parler, et en sortant elle ferma la porte de sorte qu'elle ne put rien entendre lorsque Lewis et Maclean rentrèrent pour souper.

Le Lendemain, Molly et Maclean vinrent auprès d'elle ; le dernier n'avait plus cet abord sournois et méchant qui la rebutait ; ses manières étaient brusques et rustiques, mais il la fixa d'un œil presque caressant. « Eh bien, fille, comment va-t-il ce matin ? — Bien, mon père, je ne sens plus à l'épaule qu'une légère douleur. — Bien, bien, vous avez été bonne fille, et vous ne vous en repentirez pas. Quand vous pourrez partir, nous nous en irons, pour cette fois au pied du Snowdon. — Quand vous voudrez, mon père, dit-elle, heureusement

bien instruite de ce qui s'était passé la veille. — Elle témoigna en même temps le desir de se lever, et quand elle passa dans la chambre commune, elle trouva Lewis qui, en se levant pour la saluer, lui fit signe de ne pas parler, assez adroitement pour qu'elle seule le comprît. — C'était cependant un cruel supplice que de se voir avec un homme qui pouvait lui donner tant d'éclaircissements sur les événements passés, sur le sort de Lady Amélia, et peut-être sur celui de sir Charles ! Mais Macelan semblait craindre qu'elle fût seule avec lui, et Lewis ne fai-

sait aucun mouvement pour favoriser un entretien secret. Il trouva seulement le moyen, en déjeûnant, de raconter une histoire arrivée, disait-il, à un de ses amis, par laquelle Caroline pouvait entendre que sir Charles lui était fidèle, et qu'il n'était pas impossible qu'on pût se réunir. La fille de Maclean ne pensait plus à un pareil miracle, mais elle apprit encore une fois que mistriss Belmour et son fils respiraient, et c'était tout ce que sa raison lui laissait à désirer quoique son cœur pût regretter davantage. Quant à lady Amélia, Lewis fut

impénétrable ; on ne parla point de l'aventure de la veille , et quand elle eut déclaré à son père qu'elle était en état de partir, elle dit adieu à Lewis, et remonta dans la petite charrette. Maclean y avait fait placer un matelas où elle fut commodément couchée , et couverte d'un manteau doublé de peaux , ce qui lui fut d'un grand secours.

Ils retrouvèrent Lewis à la couchée. Le souper se passa tranquillement ainsi que le lendemain , et enfin le troisième jour , comme ils étaient tout près de passer la Severn, Lewis prit congé de Caroline, et

de ses parents , sans qu'elle eût pu l'entretenir en particulier. Il avait par fois en la regardant, l'oeil attentif et inquiet ; d'autres fois il semblait plus satisfait , mais son obstination à l'éviter lui semblait un problème difficile à résoudre. Elle fit en vain tous les efforts possibles pour le rapprocher d'elle , sans en tirer d'autre fruit que de l'impatience et de l'incertitude.

Lorsqu'il les eut quittés , les attentions de Maclean ne se ralentirent point , et Caroline arriva excessivement fatiguée , mais du moins persuadée qu'elle ne risquait

rien entre les mains de son père et de Molly. Elle ne pouvait croire que la protection de milord Falcombridge fût illusoire ; mais comme elle ne savait pas pourquoi il la lui accordait , n'avait-elle pas à craindre que l'ascendant de Milady ne l'emportât sur un mouvement de compassion qui s'effacerait par l'absence de l'objet qui l'avait excité ? La demeure plus qu'agreste de Maclean ne la rebuta point autant qu'il aurait dû s'y attendre, et il lui sut gré de ce qu'elle ne parut ni effrayée, ni dégoûtée de la misère qu'elle annonçait. On déchargea le bagage

que contenait la petite voiture , et à sa grande surprise , on apperçut qu'il y avait sous la paille , une malle à l'adresse de Caroline. Elle l'ouvrit , elle y trouva du linge et des habits très-simples , tels qu'elle les avait eus dans la tour lorsque le général Monk l'avait ramenée d'Ecosse. Le linge lui fit plaisir , elle en offrit à Molly , mais les habits ne pouvaient plus lui être utiles , et Maclean lui dit qu'il irait les vendre à la ville à son prochain voyage. Comme elle arrangeait dans une espèce de chambre , ou plutôt de soupente qu'on lui assigna pour

demeure, ce que contenait cette malle que Léwis avait, disait-on, apportée pour elle, elle trouva au fond, une petite boîte qu'elle ouvrit. Elle renfermait un portrait de lady Goring, peinte très-jeune tenant sur ses genoux un enfant dont les traits encore peu développés, n'offraient pas moins ce que devait être Charles à cet âge. Cette vue fit couler d'abondantes larmes. O mistress Belmour, O sir Charles, s'écria-t-elle! Quelle main cruelle ou bienfaisante, je ne sais lequel dire et penser, retrace à mes regards tout ce que j'aimai jamais; et tout

ce que j'ai perdu ! O ciel ! est ce à la fille de Maclean à songer au fils de lord Goring , à nommer encore sa veuve du nom de mère ? Encore si je n'étais que la fille de Maclean et de Deborah ! mais on dit que je suis le malheureux enfant du hasard ; et encore que cela ne puisse être , encore que M. Melvil ne soit point mon père , on l'a dit , on le croit , on le croira toujours , et je ne reverrai jamais ni lady Goring , ni son fils. Ah ! Lewis , à quel supplice m'avez-vous livrée ! Mais ce pauvre jeune homme ne connaît pas le fatal secret de ma naissance ! Il

ne sait pas que le seul espoir de la triste Caroline est d'étouffer tout espoir, et de chercher désormais tout son repos dans l'oubli du passé ». A ces mots, elle baisa respectueusement l'image de lady Goring, jeta un long regard sur celle de sir Charles, et comme si elle lui avait dit adieu, elle les cacha dans un coin obscur de sa chambre, résolue à ne plus les regarder. Eut-elle la force de tenir à cette résolution ? c'est ce qu'on croirait avec peine. Elle ne pouvait deviner comment cette malle qu'elle devait sans doute aux bontés de

milord Falcombridge pouvait contenir ces deux portraits ; et s'ils étaient une marque de l'attachement de Lewis , comment avait-il pu se les procurer ? Ne serait ce pas un don de sir Henry Claypole ? Mais sir Henry savait bien tous ses secrets ; comment pourrait-il lui faire un présent plus propre à éterniser ses regrets qu'à lui procurer des jouissances ? Telles étaient ses réflexions, quand Maclean l'appela pour aider Molly au travail du ménage.

Elle n'y fut point embarrassée , elle ne montra nul dégoût pour de

grossiers travaux , elle fut ce que sont les hommes doués d'un esprit supérieur, ce qu'ils doivent être dans les différentes positions de la vie. Maclean, pour la première fois depuis leur réunion, parla de Deborah, et Caroline qui n'avait osé la nommer, se sentit soulagée lorsqu'elle entendit sa soeur faire l'éloge de ses vertus et de sa bonté. Maclean trop grossier pour déguiser ses sentiments ne fit nulle mention de ce qu'on avait allégué contre la réputation de sa femme, et la pauvre Caroline goûta quelque douceur à se croire en droit de respecter les

auteurs de ses jours. De ce moment elle se crut leur fille , et résolut de se soumettre à son sort. Le souvenir de ce que lui avait dit M. Melvil s'effaca presque , en songeant que la tendre amitié de ce vieillard avait formé sur elle de simples projets d'élévation ; qu'il voulait apparemment lui procurer un établissement, et que ces pierreries renfermées dans la cassette étaient sans doute la dot qu'il lui destinait. Le soir Maclean partit pour Edimbourg , où il emporta beaucoup d'argent. Caroline s'en aperçut avec étonnement , mais elle garda le silence ;

Molly avait l'air sombre et mécontent à l'instant de son départ. » Toujours le même, dit-elle en grondant, jamais il n'aura rien, et songera toujours à mal faire ! — Parlez-vous de mon père, lui dit Caroline ? — Oui, mon enfant, c'est tout comme du vivant de ma pauvre sœur, il ne peut rien garder ; il n'a jamais su que prodiguer, et puis après faire encore de méchantes actions pour se procurer de quoi prodiguer encore. — Mon père n'est sûrement pas capable de faire de méchantes actions. — Ah ! vous devez avoir entendu dire à Deborah.. ? — Jamais

elle ne m'a parlé de mon père. — Serait-il bien possible ? mais c'est égal, Maclean ne vaut pas grand'chose, c'est moi qui vous le dis, et quoi qu'il en soit, Caroline, c'est votre intérêt de lui obéir et de le respecter. — C'est mon devoir aussi, ma tante, et je ne prétends pas m'en écarter. — Bien, bien, mon enfant ! le ciel devrait vous bénir, vous êtes une bonne fille, et ma pauvre sœur Deborah vous chérissait aussi de toute son âme..... Mais brisons là dessus ; la pauvre femme n'est plus, vous le savez, et rien ne m'afflige comme de penser à elle. N'en par-

lons plus, et puisque son absence nous laisse un peu de repos, faisons paisiblement notre ouvrage. Molly avait raison de s'exprimer ainsi; les quinze jours suivants s'écoulèrent tranquillement au milieu des pénibles, mais innocentes occupations de la vie rustique. Caroline ne dédaignait aucun soin, ne se rebutait d'aucun genre de travail, et tout son bonheur était de se retrouver chaque soir dans son espèce de chambre, et de contempler un instant les portraits dont elle était en possession, qu'elle s'était d'abord condamnée à ne plus voir, mais

auxquels un secret instinct l'avait ramenée, et après lesquels elle soupirait tout le jour. « Est-ce un crime, se disait-elle? Oh non! je ne considère lady Goring qu'avec le respect que je dois sans doute à ma bienfaitrice. Charles, je ne vous vois que comme un ami auquel je dois la vie, et si elle a cessé de m'être chère, si je ne la conserve que comme un dépôt dont il ne m'est pas permis de disposer, hélas, il n'a pas tenu à vous qu'elle ne fût heureuse; c'est la faute des événements, c'est celle de ma destinée; je m'y sou mets en renonçant à vous;

ainsi , je puis bien jouir du plaisir innocent de vous dire tous les soirs ce que j'adresse au ciel de vœux pour votre bonheur. » Chaque soir donc , elle donnait un baiser à lady Goring , un tendre adieu à son fils , et se jetait sur sa couche grossière , où la fatigue lui procurait un long sommeil.

Maclean revint enfin , il était de fort mauvaise humeur , il reçut mal le bonjour affectueux de Caroline , trouva tout mal fait , mal soigné , se plaignit amèrement de son sort , et finit par ordonner brusquement à sa fille tremblante de le laisser avec

sa sœur, Caroline sortit les larmes aux yeux, emmena les chèvres et les brebis à quelque distance de la cabane, et s'assit sur une pierre couverte de mousse dans une vallée profonde; entourée de très-hauts rochers couverts d'arbres, au travers desquels coulait une source d'eau vive qui s'échappant au travers des pierres descendait jusque dans le vallon, en faisant entendre son murmure. Elle demeura plusieurs heures à filer en ce lieu, presque machinalement, car le mauvais accueil de son père l'avait tellement interdite qu'elle ne savait

plus penser. Le soleil cependant lançait ses derniers rayons dans le vallon, lorsqu'elle apperçut une de ses chèvres suspendue sur des pointes élevées, bêlant tristement après deux petits chevreaux qui ne pouvant la suivre, et n'osant descendre, l'appelaient sans qu'elle pût les aider. Caroline craignant de les perdre et d'exciter le courroux de son père, tâcha de gravir les rochers, et de parvenir jusqu'à l'endroit où les petits s'étaient égarés ; elle eut assez d'adresse et de bonheur pour les reprendre tous deux, et comme elle connaissait un sentier pour re-

descendre , elle monta jusqu'au sommet de la montagne, où l'attendait la mère inquiète à laquelle elle rendit ses deux nourrissons. Fatiguée de cette course, et jugeant qu'elle avait encore le temps de reposer , elle s'assit sous les arbres touffus , et bientôt fut surprise d'entendre parler près d'elle. Elle se lève , elle s'apperçoit que ceux qui s'entretiennent ensemble , sont derrière des broussailles ; elle écoute , le son d'une voix d'homme parvient jusqu'à elle ; elle entend des protestations de fidélité , de discrétion , de reconnaissance ! Un mouvement

très-vif la porte à écarter un peu les branches, elle reconnaît sir Charles Goring, mais à qui parle-t-il en ces termes, Grand Dieu ! c'est à milady Falcombridge, aux genoux de laquelle il est penché, tenant une de ses mains qu'il baise au moment où Caroline l'appèrçoit. Elle demeure un instant immobile ; mais bientôt la frayeur la saisit, elle s'éloigne aussi vite que ses forces le lui permettent, regagne le sentier qui la conduit dans le vallon, où elle retrouve ses paisibles animaux ; elle arrive à la chaumière hors d'haleine, égarée, tremblante,

et tombe en arrivant sur le seuil de la porte. Molly effrayée la relève, la couche sur son propre lit, et ne sait que penser d'un état que Caroline ne peut ni ne veut expliquer.

La nuit n'apporta presque aucun changement à sa situation; un silence profond répondait aux questions multipliées de Molly; elle lui montrait seulement, par ses gestes et ses regards, la sensibilité qu'excitaient ses caresses. De grand matin, sans avoir pu fermer l'œil, sans avoir pu même verser une larme, le cœur serré, la paupière appesantie, elle voulut cependant se lever, et vaquer

comme à l'ordinaire aux travaux de son ménage. Ses forces épuisées pouvaient à peine seconder ses efforts. Maclean ne paraissait nullement s'occuper d'elle; il fumait une pipe au coin de la cheminée, et lorsque Molly inquiète lui montrait de l'œil la souffrante Caroline, il haussait les épaules, et souriait malignement. Enfin, l'ordre et la propreté une fois établis dans la chaumière, Caroline prit sa quenouille et s'assit près de la porte sans parler. « Vous êtes mal, lui dit Molly, Caroline, allez vous coucher. — Non, qu'elle reste, dit

Macleau. — Pourquoi ? — Je veux qu'elle demeure. — Vous ne voyez pas, frère, qu'elle ne peut se soutenir. — Oh ! les filles sont toujours prêtes à mourir. Allons, venez déjeuner, ce ne sera rien. — Je ne saurais manger, mon père. — Venez quand je vous l'ordonne ; allons, du lait, du fromage et des œufs frais ; qu'on se dépêche. Caroline interdite, immobile, regardait Maclean sans quitter sa place. Molly se leva, et disant à Caroline de demeurer en repos, elle apprêta elle-même ce que demandait son frère, non sans témoigner son éton-

nement de tant de prodigalité. » Il n'est pas toujours fête, répondit Maclean ! — Ma foi ; répliqua Molly, vous n'avez pas coutume d'en faire tant au logis, et c'est toujours ailleurs que vous dépensez tout. Que prétendez-vous faire ? vous avez tout emporté ; vous n'avez rien rapporté, et vous venez manger nos provisions en une fois ; vous n'en avez jamais fait d'autres ; rien ne vous profite, ni le bon ni le mauvais ; mais enfin patience, ma pauvre Deborah et moi n'avons jamais eu à dire que ce mot-là. Maclean devint rouge

de colère ; il voulut imposer silence à sa sœur , mais la tête de la bonne paysanne était montée ; elle continua ses reproches , et prononça des mots si durs , que l'homme brutal se leva et courut sur elle pour la frapper. Aussitôt Caroline s'élança de son siège pour se jeter entre eux , son père la repousse avec rudesse ; elle était chancelante et prête à tomber contre la porte , lorsqu'elle se sent soutenue par une personne qui entra au moment même dans la cabane. Maclean demeura immobile , Molly en extase. Caroline se retourne ,

jète un grand cri, se précipite dans le petit escalier, qui conduisait à sa chambre. Où fuyez-vous, ma bien-aimée, s'écria Charles Goring en la suivant ? quel transport inattendu vous porte à fuir votre ami, votre époux ! Caroline lui échappe, monte et s'enferme dans son humble réduit. Sir Charles est interdit, et jète des regards étonnés sur ce qui l'environne. Maclean lui fait un signe, il monte sur les pas de Caroline, et la porte n'était pas difficile à forcer. Caroline appelle son père à son secours ; il ne paraît nullement s'inquiéter de voir un

jeune homme qui devait lui être inconnu, poursuivre sa fille. Caroline se tait enfin parce que les forces lui manquent, et sir Charles croit profiter de cet instant pour se faire entendre; mais elle tombe sans connaissance dans ses bras. Il est obligé de redescendre chargé de ce fardeau, afin de lui donner du secours. Elle ouvre les yeux, et repoussant sir Charles, elle se cache le visage dans le tablier de Molly, qui semble ne rien comprendre à cette étrange scène; enfin Maclean s'adressant à sa fille, lui ordonne impérativement d'écouter sir Charles;

et Caroline, toujours craintive, et toujours persuadée qu'elle ne trouve pas dans son cœur assez de docilité envers son père, lève ses beaux yeux humides de larmes vers sir Charles, et attend qu'il s'adresse à elle. On l'avait assise sur un banc à la porte de la chaumière; un peu plus loin, se trouvait un vieux chêne, qui couvrait de son ombre un siège de mousse formé par la nature; Charles le montre à son amie, elle s'y laisse conduire sans résistance; il s'assied auprès d'elle, Maclean et Molly s'éloignent. Bientôt sir Charles obtient l'aveu de ce

qui a causé le courroux de Caroline. » Dieu m'est témoin, lui dit-elle, que je n'ai jamais pensé qu'à vous ; que vous et mistriss Belmour avez été l'objet de toutes mes pensées. J'ai traversé l'Angleterre pour venir à Londres, sous la protection de lady Amélia. Détournée de ma route par la perte de mon guide, errante et persécutée par mon implacable ennemi, j'ai rencontré le prince, fils du dernier roi, comme moi, misérable jouet de la fortune, comme moi, rejeté de la société. Quoiqu'il ait alors trouvé d'autres secours que les miens, je me suis

exposée pour le suivre, parce qu'il allait en France, et qu'il m'ouvrait un chemin à vous rejoindre. Accusée d'un crime d'état, fugitive et proscrire, j'ai perdu dans les flammes celle qui m'avait donné le jour; je n'ai que par un miracle été sauvée des horreurs d'une mort lente et douloureuse. J'ai voulu revoir lady Amélia, victime de mes propres malheurs, et enveloppée dans ma proscription. Je ne sais par quel enchantement Amélia est sortie de prison, et comment j'y ai pris sa place. Conduite à la tour de Londres, j'y ai, en peu de semai-

nes, éprouvé tout ce que peuvent supporter les forces humaines. Le coup qui m'a été le plus sensible, a été la fatale découverte de ma naissance, qui, me donnant à un père inconnu, dépouillé par une longue absence des sentiments de la nature, et peu capable de les faire naître en moi, m'arrache pour jamais à mes bienfaiteurs. Car, ne croyez pas, sir Charles, que la triste fille de Maclean ait continué de prétendre à l'honneur d'être celle de lady Goring, et d'épouser son fils. On a flétri mon nom et mon existence, de manière à m'ôter tout espoir....

Ne m'interrompez point, dit-elle en voyant sir Charles rougir et ouvrir la bouche ; laissez-moi finir, tandis que j'en ai le courage. Je vous le répète, je sais que je ne suis plus pour vous qu'une étrangère, une malheureuse fille à qui vous avez rendu le jour (et sans doute c'est un malheur pour elle) ; je m'étais fait justice à moi-même, mais je me plaisais à conserver votre souvenir et celui de vos bienfaits ; j'aimais à croire que tout en respectant l'opinion publique, et le nom que vous portez, au moins vous donneriez quelques regrets à

celle qui vous fut chère ; et je n'avais pu considérer comme une chose possible que je vous verrais jamais jurer amour et fidélité à une femme méprisable, et à l'implacable ennemie de l'infortunée Caroline. Après avoir été frappée d'un spectacle aussi étrange, je ne m'attendais pas à vous voir chercher la présence de celle que vous avez si promptement oubliée ; car je ne pense pas, malgré l'obscurité, dirai-je même la bassesse de mon état, qu'il puisse m'avilir assez pour associer dans votre estime, et Caroline Maclean, et lady Adolina.

J'ai tout perdu, sir Charles, mais je suis toujours ce que j'étais sous la protection de lady Goring. Mon âme est encore plus élevée que ma fortune; et réduite à ne plus respecter que votre mère, j'emporterai son souvenir au tombeau. J'ai tout dit, et je vous prie actuellement de me laisser cacher mon existence au fond de cette retraite où j'ensevelis avec moi le souvenir des illusions de ma jeunesse. A ces mots, elle voulut se lever: sir Charles la retint, en passant malgré elle un de ses bras autour de sa taille. Sachez, lui dit-il, que je

ne puis répondre à des paroles si simples et si touchantes qu'en vous apprenant que j'embrasse en ce moment mon épouse : oui , je viens vous arracher à un sort indigne de vous ; que vous soyiez fille de Maclean , ou de tout autre , vous êtes Caroline , vous êtes tout pour moi , tout pour ma mère , et je vous demande de consentir à mon bonheur , au sien , et je l'espère , à votre propre félicité... Vous êtes surprise , ma bien-aimée , une injuste prévention vous abuse ; ah ! chère Caroline ! vous êtes surprise même de mon amour ; mais vous le serez

davantage quand vous saurez que milady Falcombridge, revenue de ses erreurs, repentante des maux qu'elle nous a faits, veut les réparer et nous unir... — Quoi! milady... — Elle-même, c'est elle qui m'a conduit en ces lieux; c'est vous qu'elle y vient chercher... — Prenez-garde, sir Charles, s'écria Caroline, un prestige a fasciné vos yeux; Adeline capable de repentir!... — Ah! vous pouvez m'en croire, ma bien-aimée, j'ai lu dans son cœur; elle m'a tout avoué, elle m'a confié par quels artifices elle s'était toujours attachée à votre

perte ; je veux jeter un voile sur tout ce que ses remords lui ont arraché. L'extrême bonté de son époux , l'excès de votre malheur actuel , une maladie terrible , lui ont ouvert les yeux ; elle veut tout réparer ; et , de concert avec milord , elle va nous conduire à l'Hermitage , où il nous attend lui-même avec Henry Claypole et lady Amélia. Ah ! chère Caroline , concevez l'excès de ma joie ; car vous ne vous attendez pas que votre ami descende jusqu'à se justifier ! Moi , oublier ma Caroline , l'amie de mon cœur , la première femme qui m'a fait sen-

le prix de l'existence, la seule qui ;
ssmblable à ma mère, m'a fait éprou-
ver des sentiments différents, mais
aussi délicieux ! Vous m'avez vu
sans doute aux pieds de lady Fal-
combridge, dans le moment où, du
haut de ces collines, elle venait de
me montrer l'habitation de Caro-
line, et de faire palpiter mon cœur.
Caroline, vous n'en doutez pas ;
dites-moi que vous n'en doutez
pas..... — Non, sir Charles, je n'en
doute plus, et n'ai besoin que
d'un mot de votre bouche. Mais
qu'allez-vous devenir quand vous
aurez épousé la fille de Maclean ?

Encore si j'étais sûre d'être sa fille !
mais je dois le jour à Deborah , et
les actes qui constatent ma nais-
sance , portent que son mari m'a
seulement reconnue . On prétend
que M. Melvil Je sais tout , et
ne vois , ne connais au monde que
Caroline ! — Je suis Caroline à vos
yeux comme aux miens ; mais
l'opinion , mais le monde ! . . . — Est-
ce pour le monde que je prends la
compagne de ma vie ? Et quand
l'opinion ne peut flétrir sa personne,
que m'importe son origine ? —
L'honneur de voire nom ! — Eh
bien , ce nom , je vous le donne ; et

quant à l'opinion dont vous parlez, je veux vous rassurer vous-même. Nous ne pouvons rester en Angleterre, vous le savez : après notre mariage, nous passerons à la Haye; nous irons grossir la cour du prince Charles; il vous a des obligations; je sais qu'il ne demande qu'à s'en acquitter : et si par hasard notre espoir ne se réalisait pas auprès de lui, nous irions près de ma mère, qui possède encore assez de biens en Normandie pour nous recevoir.

— Ah! sir Charles, laissons la cour des rois, et vivons près de votre mère dans une douce obscurité!

Je voudrai ce que voudra ma Caroline ; mais qu'elle bannisse tous les scrupules , et qu'elle suive un époux et ses bienfaiteurs. — Ah ! fasse le ciel , dit en soupirant Caroline , qu'en effet milady Falcombridge soit une bienfaitrice ! mais je ne sens pas au fond de mon cœur cette confiance que vous devriez m'inspirer pour elle ; je ne sais, un froid mortel se glisse dans mes veines lorsque j'entends ou que je prononce son nom. — Je le crois , elle ne se présente à vous qu'avec l'idée des tourments qu'elle vous a fait endurer : mais quand vous la verrez,

humble et repentante , chercher , à force de bienfaits , à réparer ses torts , vous serez attirée vers elle par l'attrait de la reconnaissance et de la sensibilité. Ses erreurs doivent effaroucher une vertu sévère , mais la vertu même est indulgente , et ne sait point repousser le repentir. — Soit , répondit Caroline , je m'abandonne à vous , sir Charles , vous devez être mon guide et mon appui. Comme elle prononçait ces mots , Maclean vint au devant des deux jeunes gens , et leur annonça milady , qui descendait de la montagne. Caroline voulut se lever , mais ses

jambes chancelantes refusèrent de la soutenir ; une extrême pâleur couvrit son visage , un tremblement la saisit , et sir Charles cherchait à la rassurer , lorsque milady était déjà près d'elle , et l'aborda d'un air presque craintif , et surtout caressant.

Caroline , interdite et méfiante , prit sur elle de se lever , mais elle garda le silence , que milady ne se pressait pas de rompre , lorsque sir Charles prenant la parole : J'ai fait part à miss Caroline de vos intentions , Madame , lui dit-il ; nous desirons l'un et l'autre qu'il ne soit

point parlé du passé. — Généreux jeune homme, répliqua-t-elle, vous voulez m'empêcher de solliciter l'oubli des torts dont votre amie fut victime, mais je me dois à moi-même de le lui demander, et je desiré..... — Arrêtez, Madame, dit Caroline; lorsque votre bonté actuelle répare si amplement ce que j'ai souffert, c'est à moi de vous prier de ne vous en souvenir pas plus que moi-même. L'épouse de sir Charles Goring ne doit voir que le sort qu'on lui prépare..... — Ah! sans doute, répondit Adolina, il sera tel, que la mémoire du passé

n'existera plus. — J'en accepte l'augure, répliqua vivement sir Charles, et je m'en repose sur vos bontés présentes. Ils reprirént le chemin de la chaumière. Milady eut l'attention d'appuyer elle-même la faible Caroline, et dans la maison où elle voulut bien accepter un modeste repas, elle fut aussi affable et aussi indulgente qu'elle était autrefois hautaine et sévère. Caroline l'observait d'un œil curieux, mais son maintien, d'accord avec son langage, ne démentait point les dispositions qui avaient été annoncées. Caroline finit par ne plus considé-

rer que son union inespérée avec sir Charles ; elle se livra entièrement à l'idée flatteuse de passer du comble du malheur , à l'état le plus heureux et le plus honorable. Toutes les illusions de la jeunesse s'emparèrent d'elle encore une fois ; et , à la fin de la journée , celui qui aurait paru douter de sa félicité , aurait excité son courroux.

Après le repas , Milady observa qu'il fallait avoir le consentement de Maclean pour célébrer le mariage , et sir Charles le lui demanda , même avec autant de respect que si cet homme eût été plus digne

par ses vertus d'acquiescer un pareil gendre. Le vieux père était rayonnant de joie, mais ses traits étaient trop façonnés par les passions viles pour que son sourire ne fût pas toujours plein de malignité. Molly ne témoignait que de la surprise; elle considérait tous les acteurs de cette scène avec cette muette immobilité des gens qui ont peu d'idées, et ne peuvent joindre à d'autres celle qui les frappe. Son regard fixe s'arrêtait souvent sur Caroline, et prenait alors un caractère de pitié qui aurait fait faire des réflexions à cette aimable fille, s'il avait été

dirigé sur elle par une personne plus éclairée. Enfin milady Adelina parla de départ, et déclara qu'elle allait emmener avec elle Caroline et sir Charles, qu'ils passeraient la nuit au château voisin d'un de ses amis, et partiraient le lendemain pour l'Hermitage. Caroline éprouva dans ce moment un serrement de cœur extraordinaire; elle considéra cette pauvre cabane; elle jeta les yeux sur son père, sur Molly, mais elle finit par regarder Charles, et la joie qu'elle vit se peindre sur son visage dissipa cette impression de terreur. Elle monta prompte-

ment à sa chambre , se saisit du portrait de lady Goring , et le cacha dans son sein. Milady lui dit avec beaucoup de douceur , qu'elle n'avait pas besoin de se charger des habits qui désormais ne lui convenaient plus , et qu'elle en trouverait d'autres au château. Elle fut peinée de cette réflexion qui la rappelait devant sir Charles à son état de fille de Maclean. Mais , repoussant loin d'elle une fierté déplacée , elle s'approcha de son père pour lui dire adieu , et lui demanda s'il ne viendrait point à la cérémonie de son mariage. Maclean

l'assura qu'il n'y manquerait point, si toutefois sir Charles ne s'en tenait pas offensé. Vous me donnerez Caroline, s'écria le jeune homme, ne vous devrai-je pas mon bonheur ? Molly s'approcha furtivement de sa nièce : Si le malheur vous en voulait, lui dit-elle tout bas, venez me retrouver au pied du Snowdon, dans mon habitation à moi. — Quoi, ma tante, lui dit Caroline, vous ne demeurez pas ici ! — Juste ciel, jamais. J'y suis venue pour vous, mais venez me trouver, et la demeure de Molly Peters sera toujours ouverte à l'en-

fant de Deborah ! Elle lui serra la main , les larmes aux yeux , et Caroline l'embrassa tendrement. On partit ; Maclean fit quelques pas pour les reconduire jusqu'au sentier , et puis les quitta brusquement , et s'en retourna dans sa chaumière.

Au haut de la montagne , on trouva la voiture de milady , on y monta , elle partit ; et pendant le trajet de ce lieu au château où l'on devait passer la nuit , il s'établit une conversation intime et agréable. Cette femme avait de l'instruction ; elle parlait bien , et montrait une

liberté d'esprit propre à effacer tous les soupçons que Caroline aurait pu conserver. Arrivée chez son ami, qui était absent, les domestiques s'empressèrent à faire les honneurs de la maison. Un souper élégant se trouva prêt, et la nuit s'écoula paisiblement. Caroline était couchée près de l'appartement de milady. Un doux sommeil la rafraîchit, et la rendit plus belle; car depuis quelque temps la fatigue et les chagrins avaient altéré ses charmes. Après un déjeuner pris à la hâte, on s'empressa de partir pour l'Écosse. Le voyage fut agréable,

et Caroline était transportée, à l'idée que chaque pas l'approchait de sa chère Amélia, de son bienfaiteur Henry Claypole, et de milord Falcombridge, qui lui avait montré tant de bienveillance dans le cours de ses derniers malheurs. De loin, elle apperçut la maison de mistriss Belmour, elle la montra au jeune Charles ; leurs paupières humides attestaient que cette vue réveillait en eux des souvenirs chers et délicieux. On entra dans les cours du château de l'Hermitage, les portes se refermèrent sur eux, et sir Charles remarqua qu'il

(187)

était réparé ; le corps-de-logis , autrefois habité par les fermiers , était relevé ; les appartemens reconstruits , distribués et meublés. Il en avait l'air plus triste ; les mouvemens d'une ferme n'y étant plus , le silence y régnaît , et la solitude n'y était pas même rompue par le nombre des domestiques nécessaires ; car le concierge , sa femme et sa fille parurent seuls à la descente de milady. On lui remit une lettre : Ah ! c'est de milord , dit-elle ; il n'est donc point arrivé ! — Sa grâce arrivera bientôt , répondit le concierge. Elle conduisit les

jeunes amants dans le salon où jadis sir Charles l'avait portée après la chute prétendue dans la prairie ; elle fit asseoir Caroline auprès d'elle, et, l'ayant embrassée affectueusement, elle lui lut la lettre de milord, qui annonçait son arrivée, retardée par une légère indisposition d'Amélia. A souper, elle parut d'un extrême enjouement. Il se prolongea assez tard ; ensuite elle conduisit Caroline dans son appartement, et, l'ayant baisée au front : Dormez en paix, lui dit-elle, votre sort est fixé. Le concierge avait ordre de mener sir Charles dans une chambre.

élevée , d'où la vue s'étendait sur des plaines magnifiques , couronnées d'un côté par des monts couverts de beaux arbres , et de l'autre bornée par la vue de la mer. Charles et Caroline accablés de sommeil , ne tardèrent point à y céder , et leur âme tranquille s'endormit dans l'espoir du plus heureux avenir.

C H A P I T R E X V.

CAROLINE s'éveilla ; elle sentait bien qu'elle avait dormi long-temps ; cependant les rayons du jour ne frappèrent point ses yeux ; elle se retourna pour chercher encore le sommeil. En effet , elle s'assoupit ; mais des songes effrayants se présentent à son imagination. Elle se sent mal à son aise , un air froid et humide la pénètre encore à moitié endormie ; elle touche son lit , et sent de la paille autour d'elle , au

lieu du lit de duvet sur lequel elle s'était couchée. L'effroi s'empare de ses sens, elle s'éveille tout à fait, elle étend ses bras, elle touche la terre, une terre presque imbibée d'une eau fétide. Elle est couverte d'une espèce de linceul, étoffe de laine grossière qu'elle distingue seulement au tact, car elle est plongée dans l'obscurité la plus effrayante. Elle se lève, fait quelques pas, et comprend qu'elle et sir Charles sont tombés dans un piège horrible, et qu'elle est destinée à périr dans un cachot, sans que nulle puissance humaine puisse

la secourir. D'abord une sorte de stupeur s'empare de ses esprits ; elle s'assied sur ce lit misérable , croise ses bras , et demeure immobile. Mais le sentiment d'une douleur aiguë la ranime , et , dans son désespoir , elle verse un torrent de larmes , et fait retentir sa prison du bruit de ses sanglots. Un long espace de temps s'était écoulé , lorsque la porte s'ouvre , et la perfide Adelina se présente , un flambeau à la main. Le temps de la dissimulation était passé. Ses regards avaient repris toute leur férocité ; un sourire perfide accompagne ceux qu'elle

(193)

jete sur sa victime : A la fin, je vous tiens, dit-elle, et vous ne m'échapperez plus. Jeune insensée, vous avez cru qu'on désarmait ainsi mon courroux ! Vous avez cru que j'oubliais aussi facilement les offenses, et que j'étais assez simple pour combler mes ennemis de bienfaits ! C'est ici votre dernier séjour, vous y vivrez, vous y mourrez, la lumière du jour est éteinte pour vous ! — Et sir Charles, s'écria Caroline avec un sanglot douloureux ! — Que vous importe son destin, puisque vous ne le reverrez jamais ? — Ah ! dites-moi s'il est aussi dans un ca-

chot. — Demeurez dans cette incertitude ; elle me plaît, elle est une jouissance pour mon cœur ulcéré.

— Que vous ai-je fait, reprit encore Caroline ? de quelle offense vous plaignez-vous ? — Votre existence

est un fardeau pour moi ; sans vous, j'aurais été heureuse ! Mais je le

serai désormais. — Oh ! lady Amélia , si vous saviez que je venais ici chercher votre père et vous !... —

Cessez d'implorer lady Amélia et milord ; ils savent tout. — Non, Madame, répondit Caroline. — Comment,

non ! — L'autorité la plus sainte ne me persuaderait pas que votre époux

et sa fille fussent jamais capables de pareilles horreurs ! — Vous osez me braver ! — Voyez en quel état je suis , et jugez si je puis rien braver : mais je vous dis une vérité que vous connaissez aussi bien que moi ! Milady furieuse , mais cependant interdite de ce ton de simplicité noble que la vertu seule peut conserver dans l'excès du malheur , se tourna vers la jeune fille du concierge qui la suivait , portant un panier dans lequel étaient quelques provisions. Cette fille les posa près du lit de paille. Milady , regardant Caroline , semblait jouir de sa mi-

sère : Adieu , lui dit-elle en se retirant , adieu : que l'hymen vous soit propice ! En même temps elle sortit , et Caroline demeura de nouveau dans l'obscurité. Le désespoir et le sommeil se partagèrent cette affreuse journée. L'infortunée appelait à son secours ét sir Charles , et Claypole , et Amélia , et milord Falcombridge , et même son père. Elle mesurait toute l'étendue de ses maux ; pour elle , il n'y avait plus de terme que la mort ; et quelle mort , grand Dieu ! Vers le soir , elle était enfin assoupie par la fatigue et l'épuisement , quand on ren-

tra dans sa prison. C'était la jeune fille ; elle était seule ; elle referme la porte sur elle , s'approche du lit, et voit que Caroline n'a touché à aucun des aliments qu'on lui a laissés. Elle lui en présente d'autres plus délicats ; Caroline la considère en silence : Qui êtes-vous , lui dit-elle enfin , qui semblez porter un cœur sensible ? Elle n'obtient aucune réponse. Elle repousse , mais avec douceur , ce qu'on lui présente ; la jeune fille l'encourage par gestes et par signes , et lui fait prendre d'abord un verre de vin excellent qui ranime un peu ses forces. Caro-

line la questionne encore; elle porte le doigt sur sa bouche. Caroline croit qu'elle lui fait signe qu'on peut l'entendre. Elle lui parle très-bas; l'autre lui fait enfin comprendre qu'elle est sourde et muète, non pas de naissance, mais depuis qu'elle avait la hauteur d'un enfant de six à sept ans, ce qu'elle exprima en comptant sur ses doigts. En même temps, en posant la main sur sa poitrine, elle fait entendre qu'elle a un cœur sensible, et son regard, accompagné de quelques larmes, en assure Caroline, qui l'embrasse et la caresse comme le malheureux

baise la main secourable qui vient essuyer ses pleurs. Il était temps de partir ; elle fit quelques pas ; Caroline lui fit signe de lui laisser sa lampe : Oh ! non , non , semblait-elle dire par ses gestes , et l'effroi qui se peignait sur sa figure très-expressive. Caroline se jète à ses pieds , elle résiste en montrant à la porte , et faisant la caricature de sa maîtresse en fureur ; mais quand elle vit la prisonnière la quitter , et s'aller rejeter sur son lit avec les apparences du désespoir , elle lève les yeux au ciel , se rapproche , pose la lampe à terre , et s'enfuit ,

comme si elle avait craint de se repentir de cet acte d'humanité. Quelle consolation pour l'infortunée que cette faible et vacillante lumière ! Elle en profita pour visiter son horrible demeure. Le cachot , creusé dans la terre , solidement voûté , et revêtu de fortes murailles , ne laissait appercevoir ni fentes ni crevasses qui donnassent la moindre lueur d'espoir. Une ouverture en arcade , mais sans porte , donnait entrée dans un autre cabinet plus petit ; elle y vit les restes d'un lit semblable à celui qu'on avait préparé pour elle ; mais la paille était

pourrie, et l'on ne voyait plus qu'un reste de couverture en lambeaux.

« Grand Dieu, s'écria-t-elle, d'autres sont déjà morts ici! Voilà donc le sort qui m'attend! » Cette idée, malgré sa propre douleur, lui en fit éprouver une plus profonde.

« Dans quelles angoisses, se disait-elle, le malheureux a dû attendre la mort! Pauvre infortuné! as-tu été victime encore des fureurs de milady? Ta fin tragique date-t-elle de plus loin? As-tu été immolé aux fureurs d'un parti? Infortuné, tu as languï dans un déplorable abandon de tout être humain! Et je suis

destinée à un pareil sort ! Je vais mourir séparée de tout ce que j'ai de plus cher ! » En disant ces mots terribles, elle se jeta sur son lit, et tomba dans une espèce d'anéantissement auquel succéda un long sommeil.

Que faisait cependant lady Falcombridge, et qu'était devenu sir Charles ? Le lendemain à son réveil, l'âme satisfaite, il se lève avec empressement, et se hâte de chercher sa Caroline. Il est admis chez milady. Le repas du matin était déjà servi. Son rôle n'était pas fini vis-à-vis du jeune homme. Elle appelle le

concierge Philips , et lui ordonne d'avertir Caroline. Cet homme revient avec quelques apparences de surprise , et annonce qu'il ne l'a pas trouvée. « Elle est sans doute au jardin , dit-elle , cherchez-la sur-le-champ. » Elle ne s'y trouva pas plus qu'ailleurs. Sir Charles imagina qu'elle était allée contempler la maison de sa mère , et demanda la permission d'aller lui-même la chercher. On la lui accorda , en observant cependant que c'était avoir beaucoup d'indulgence , et que les règles de la décence devaient s'y opposer. Charles partit,

mais il revint fort abattu, l'esprit préoccupé, livré à un effroi involontaire, et, malgré celui dont milady parut saisie, il ne put s'empêcher de concevoir une secrète inquiétude. Il lui paraissait difficile de croire que Caroline fût sortie du château sans en prévenir la personne qui lui accordait sa protection, sans attendre qu'elle fût même éveillée, sans prévoir les alarmes qu'elle pouvait lui causer à lui-même. Milady s'agita beaucoup, envoya le concierge, sa femme, la petite fille elle-même, et semblait chercher dans son esprit tout ce

que l'absence de Caroline pouvait avoir de fâcheux et de sinistre. Mais quand le soupçon est une fois entré dans un esprit éclairé, il est difficile qu'on échappe à l'observation. Elle avait bien joué son rôle tant qu'elle avait pu fasciner les yeux d'un jeune homme, franc, généreux, ivre d'amour et d'espoir ; mais le bandeau se leva tout à coup ; et Charles, qui ne pouvait douter de Caroline, devait nécessairement douter de son ennemie. Il ne trouva point son inquiétude assez réelle ; dans sa position vis-à-vis de lui, la fuite ou l'enlèvement de Caroline

devaient la mettre au désespoir. Elle pleura, mais ses pleurs parurent étudiés ; elle finit par se plaindre de l'ingratitude de sa victime ; et cette attaque fut trop maladroite pour ne pas exaspérer l'esprit déjà troublé de Charles. « Rendez-moi Caroline, Madame, s'écria-t-il tout à coup, l'œil enflammé, la voix altérée, le geste menaçant ! Vous seule nous avez séparés ! »

Milady feignit et peut-être éprouva réellement un courroux ardent ; elle prononça le mot d'outrage, et d'un ton impérieux, elle ordonna au jeune imprudent de se

retirer dans son appartement, d'y calmer sa fureur insensée, et d'y attendre qu'elle allât essayer sur lui, par un reste de bonté, le langage de la raison. Charles furieux se hâta de sortir de l'appartement, de monter à la chambre qu'il avait occupée, dans le dessein d'y prendre ses armes, de quitter à l'instant le château, et de voler par tout où il pourrait trouver des protecteurs à Caroline. Mais sa marche, quoique rapide, l'était moins que celle d'Adélina, qui le suivait légèrement dans l'escalier. A peine entrée, elle referma derrière lui une

porte épaisse , garnie d'une forte serrure.

Il n'avait pas remarqué que les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer croisés. Qu'on juge de sa fureur , lors qu'il se vit prisonnier dans le lieu où son imprudente crédulité l'avait conduit ! Caroline était perdue , et c'était lui qui l'avait entraînée , qui avait opposé à ses pressentiments l'ascendant qu'il avait sur elle. Il passa plusieurs heures dans un état approchant de la frénésie. On avait eu la précaution d'ôter les malheureuses armes qu'il était allé chercher ; mais on

l'entendait pousser des cris de rage, et Milady n'osa se présenter à sa vue.

Elle fut réellement effrayée, quand Philips vint lui dire que le prisonnier était dans un état de désordre et de délire qui faisait craindre pour sa vie. Que faire? Quelle résolution prendre, quels secours employer? Appeler un médecin! L'esprit égaré du jeune homme s'exhalait contre elle en imprécations, l'accusait d'un crime, appelait Caroline à grands cris, et ne parlait que de poignards, de meurtre et d'infamale jalousie.

Cependant comme les fictions ne coûtaient rien à cette femme perfide , elle fit appeler un homme assez habile qui demeurait dans le voisinage , et lui dit qu'elle avait chez elle un de ses parents à qui sa famille avait jugé convenable d'enlever une fille d'une basse extraction , qui à force d'artifice, l'avait séduit au point de vouloir lui donner sa main et son nom ; que son aveuglement était tel qu'il était tombé malade , après cette violente épreuve et qu'il paraissait avoir une fièvre si ardente , que craignant même des excès de folie , elle s'é-

fait vue contrainte à s'assurer de lui, et à le tenir enfermé dans une des tours ; qu'elle le priait de le voir, et d'employer toutes les ressources de son art pour le sauver.

Le médecin vit l'infortuné jeune homme ; il l'entendit, il l'examina, et déclara qu'il y avait bien peu d'espoir. Milady se voyait arracher une partie du fruit qu'elle attendait de son crime. Les passions se flattent toujours, et les passions illégitimes plus que les autres : elle espérait en imposer encore à la crédulité du jeune homme, lui faire considérer sa détention com-

me un excès de précaution contre son désespoir, le flatter d'abord, lui inspirer adroitement des soupçons sur la conduite de Caroline, les fortifier par de faux rapports; avec le tems lui apprendre sa mort; et le guérissant de son amour par quelques moyens que ce pût-être, de lui offrir des consolations toutes sentimentales. L'insensée se flattait à son âge d'usurper dans son cœur, la place qu'avait occupée Caroline, parée des grâces de la jeunesse, embellies par le charme des vertus.

Ces folles illusions s'évanouis-

saient maintenant devant un danger actuel. Elle pouvait le calculer d'après l'état où un acte de violence venait de réduire l'infortuné; sa vie était visiblement exposée, et Charles n'était pas assez inconnu pour qu'on ne lui demandât pas compte de sa résidence au château, résidence qui serait attestée par Maclean, Molly, Philips et surtout le Docteur. L'histoire qu'elle avait faite à celui-ci, pouvait être démentie par le malade lui-même. Dans son délire, des propos quelque mal en ordre, pouvaient facilement porter la lumière dans l'es-

prit d'un homme dont l'état est d'examiner et de recueillir tout ce qui peut le diriger.

Elle était glacée d'effroi , mais elle était audacieuse ; elle était arrivée au point où l'on ne s'arrête plus , où un crime entraîne un autre crime , où il faut immoler des victimes , ou l'être soi-même. Le sort de Caroline était en ses mains , et il fallait qu'elle fût sacrifiée.

Que faisaient cependant les amis de cette malheureuse fille ? Comment Milady avait-elle consommé sa vengeance ? Lorsqu'elle la vit confiée par le Protecteur aux soins

de Lady Ireton, elle comprit qu'il n'avait pas tout à fait abandonné ses projets ; ou bien que forcé peut-être à y renoncer par respect pour sa réputation extérieure, il pouvait bien lui assurer un sort auprès de sa fille, dont le mari venait de périr en Irlande, et qui seule et dans sa retraite, accepterait volontiers une telle compagne. Déterminée à tout pour arracher à cette jeune fille une semblable protection, mais obligée à garder quelque mesure, n'ayant plus à ses ordres Will et Madely qu'elle avait toujours si bien employés, elle je-

ta les yeux sur un jeune enseigne, dont la sœur avait brigué la singulière faveur d'être secrètement la maîtresse du Protecteur. Ce fut ce jeune étourdi qui se chargea volontiers du soin d'éloigner Caroline, sut la tirer des mains de Lady Iretton, et amena la populace à l'aide de l'or et des liqueurs fortes.

Caroline fut enlevée, et remise entre les mains de Maclean et de Molly, conduite par le jeune homme et un de ses camarades; mais Lewis, ami de Barclay, protégé comme lui par sir Henry (On se rappelle que c'était à lui qu'il avait

confié Caroline , après l'incendie d'Héales et l'on saura bientôt qu'il avait un titre de plus à sa confiance.)

Lewis se trouva dans la foule amassée à la porte de l'hôtel d'Ireton ; quelques-uns de ceux qui occasionnaient le tumulte , questionnés par lui , et trop peu de sang froid pour garder la portion du secret qu'il avait fallu leur confier , parlèrent assez pour éclairer Lewis , qui se hâta d'aller prendre les ordres de Sir Henry. Celui-ci le chargea de suivre Caroline ; et d'après ce qu'il avait entendu , de veiller surtout à ce qu'au moins elle fût conduite

chez Maclean. Lewis ne s'abusa point sur la route qu'il fallait suivre, et ce fut vers la mer qu'il dirigea sa course.

Comme Henry supposait que Maclean était bien payé, il fallait opposer l'or à l'or, les promesses aux promesses, et maîtriser l'avarice d'un malheureux sans principes et sans remords.

Lewis atteignit les ravisseurs, et sut la tirer d'un péril dont elle ne se doutait pas; car son père avait reçu l'ordre de la conduire à un château ruiné que possédait le lord Falcombridge, dans les Orca-

des , et qui était à peine compté dans les vastes possessions qui devaient être l'héritage d'Amélia du chef de sa mère.

C'était tout ce que pouvait se permettre Sir Henry dans la position où il se trouvait , et dans le moment où sa mère était mourante.

Il ne fallait que forcer Maclean à la conduire dans son habitation qui du moins était connue , et où sous l'appât des récompenses , et la crainte des châtimens , il fût contraint de la garder , sans oser rien entreprendre contre elle. Crumwell lui avait ordonné de veiller sur

son sort ; Henry savait bien que milord Falcombridge n'autorisait pas d'actes de violence sur une femme dont il estimait les vertus ; aussi n'hésita-t-il point à lui confier ses démarches ; et Milord , naturellement généreux lui mit entre les mains de quoi s'assurer de Maclean, remettant à un autre temps à la tirer de sa misérable chaumière.

Mais comme Henry ne savait pas si Milady ne parviendrait point à le faire changer d'avis ; s'il oserait ensuite se déclarer ouvertement le protecteur de la fille de Maclean, sans en avoir la permission de

Crumwell, et si Crumwell la donnerait ; il recommanda fortement à Lewis de n'avoir avec elle nul entretien particulier , de ne lui nommer personne , et enfin d'éviter également de la flatter d'un espoir trompeur , ou de la désoler par la cruelle perspective d'un total abandon. « Il vaut mieux , dit-il , l'abandonner à son imagination. Elle est ingénieuse à nous abuser par d'aimables fictions , et se voyant tirée d'un grand péril par une main inconnue , elle croira facilement , que cette main saura en écarter d'autres. »

Lady Adélina apprit ce qui s'était passé sur le bord de la mer ; elle frémit de rage lorsqu'on lui dit que l'argent et la peur avaient changé les dispositions de Maclean , que cet homme, dont le cœur aride n'était susceptible d'aucun sentiment, avait aussi éprouvé une forte sensation de pitié , lorsqu'il avait vu sa victime s'élançer au devant de la mort pour l'en garantir ; et qu'il avait promis de la protéger. Sir Henry ne manqua pas d'informer Milord de ce qu'il avait fait.

Celui-ci applaudit au zèle de Lewis, le félicita du succès, et avoua

que cette fille ; digne d'une meilleure destinée , l'intéressait vivement ; qu'elle avait dans toute sa personne un charme indéfinissable dont il avait été profondément touché ; que par amour de la paix , par reconnoissance de l'attachement de Milady pour Amélia , il ne voulait point blâmer ouvertement sa haine pour une infortunée sans appui ; mais qu'il espérait obtenir l'agrément du Protecteur , et la placer secrètement dans la maison où avait été élevée son Amélia , et où elle serait d'une grande utilité à la maîtresse de pension. Le

jeune Henry n'eut pendant un peu de temps, d'autres pensées que celles qui regardaient sa mère, et fut moins occupé de sa protégée; jusqu'au moment où il rencontra sir Charles, et où concevant ensuite l'espoir d'épouser enfin son Amélia, il forma celui de lui rendre à la fois sa liberté, son amant et son amie.

Mais pendant ce temps, la fureur de Milady ne s'endormait point. Elle faisait observer les pas de son époux, elle savait tous ceux qui lui parlaient, elle ouvrait les lettres qui lui étaient adressées, elle pas-

saît les jours entiers à épier toutes ses démarches et à persécuter son père pour consentir au mariage d'Amélia et de sir Henry.

Enfin elle l'obtint ce consentement si désiré, elle l'obtint par écrit, et Crumwell satisfait de la conduite de son petit fils, lui accorda de grands avantages en faveur de son union avec Amélia, qui ne tenait point à sa famille, et à qui l'orgueil du Protecteur ne voulait pas laisser l'honneur d'enrichir le fils de sa chère Fenny.

Il ne s'agissait plus que de savoir où était Amélia depuis sa sor-

tié du château d'Edimbourg. Milord ne l'ignorait pas ; il avait eu la prudence de le cacher à sa femme , qui dans son emportement aurait pu laisser échapper un secret aussi important ; mais il croyait en être seul dépositaire : il ne savait pas qu'un amant est aussi ingénieux qu'un père , et quelquefois plus heureux. Henry connaissait bien la retraite d'Amélia , et même une fois il avait osé la voir.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

